

LE
PATRIOTE VÉRIDIQUE

OU

DISCOURS
SUR LES VRAIES CAUSES

DE LA RÉVOLUTION ACTUELLE;

PAR L'ABBÉ DE BARRUEL;

Aumônier de S. A. S. la Princesse de Conti.



A PARIS,

Chez CRAPART, Libraire, place Saint-Michel,



M. DCC. LXXXIX.

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2025.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LE PATRIOTE
VÉRIDIQUE.

AVERTISSEMENT.

DANS le premier de ces discours, on prouve que les causes de la révolution actuelle sont toutes dans la dépravation des mœurs publiques, et dans les progrès du philosophisme.

Dans le second, on prouve que les causes de la dépravation des mœurs publiques et des progrès du philosophisme, sont sur-tout dans les abus du clergé; on montre la vraie cause de ces abus, et on propose les moyens de les faire cesser.

Le troisième discours roule sur l'esprit anti-monarchique que l'on voit régner dans certains ouvrages.

Tous ces articles avoient paru dans un journal qui n'est guère connu que des ecclésiastiques. Bien des personnes nous ont sol-

licité de leur donner plus de publicité. Le premier, qui servoit de préliminaire au numéro de Janvier, a même été imprimé séparément en divers endroits, à Marseille entre autres et à Liège. Nous espérons que les autres, ne seront pas accueillis avec moins d'empressement.

La permission et l'approbation sont au Journal Ecclésiastique, pour lequel on souscrit chez CRAPART, place Saint-Michel.

LE PATRIOTE VÉRIDIQUE.

Influence des Mœurs et du Philo- sophisme sur les événemens actuels.

VOUÉS à des travaux purement ecclésiastiques , nous nous sommes assidument tenus dans les limites que notre objet essentiel nous prescrivoit ; nous avons évité des détails mémorables dans les annales de la politique. Les besoins de l'état, la détresse publique, ce déficit immense annoncé dans le trésor du fisc, les révolutions de la magistrature , les troubles des provinces, les dissensions des divers ordres de la société, ont semblé échapper à notre attention. Le tonnerre a grondé dans les provinces, la populace a élevé ses haches, agité ses tisons ; la capitale a eu ses mouvemens tumultueux ; sous le meilleur des rois , l'horreur du despotisme et de la tyrannie a par-tout fait entendre les cris de la sédition. En vain l'autorité a fléchi elle-même son sceptre ; en vain un prince moins jaloux de se montrer en père qu'en monarque, a révoqué ses lois, sacrifié ses ministres, et accueilli celui que

la voix publique poussoit auprès du trône; en vain nous l'avons vu appeler ses notables, annoncer que bientôt, au milieu de la nation entière, il alloit s'entourer de toutes ses lumières, pour tout sacrifier au bonheur de son peuple; la paix de quelques jours a fait place à de nouveaux désordres; l'intérêt a changé les partis, ne les a pas unis. Ce sceptre, qui flotloit dans les mains du monarque, entre la bonté et la puissance, qu'il laissoit échapper par amour pour son peuple, tous les ordres se le sont disputé, la plus nombreuse classe en a revendiqué la plus grande partie; la plus majestueuse par ses fonctions, la plus distinguée par ses titres et ses ancêtres, ont fait valoir leurs droits et leurs services. L'une et l'autre annonçant des sacrifices d'intérêt, n'éteuffent pas encore les réclamations. De toutes les parties du royaume arrivent des pétitions, des requêtes, des souscriptions. Les magistrats s'alarment, leurs arrêts annoncent des combats entre une constitution établie sur la base des siècles, et le sentiment d'une révolution accélérée par la multitude; entre l'amour du peuple, et celui d'une classe à laquelle le sang les a unis, comme l'im-

portance de leurs fonctions, et l'étendue de leurs prérogatives. Les esprits s'échauffent et s'aigrissent, les associations se multiplient, les confédérations se forment ; un bruit sourd et confus annonce des orages.

C'est au milieu de ces affreux présages que vient de s'écouler une année uniquement consacrée par nous à des travaux religieux et littéraires. Mais que nos sentimens seroient bien peu connus, si le silence que nous avons gardé, pouvoit rendre suspect tout l'intérêt que nous avons dû prendre à des événemens trop semblables à ceux qui devancent des révolutions plus funestes encore, des désastres plus grands dans les empires ! Nous ne les avons pas perdus de vue, ces grands événemens, ces troubles intestins ; nous en avons gémi en citoyens zélés pour la patrie : et s'il nous est permis d'élever la voix à notre tour, nous le dirons dans l'amertume de notre cœur : Ces malheurs nous ont plus affligés, qu'ils ne nous ont surpris. Nous oserons le dire - Ce qui ajoute encore à notre affliction, c'est que tous les remèdes qu'on cherche à tant de maux, ne les guériront pas ; c'est qu'on affecte trop d'en cacher l'origine, pour en tarir la source.

Dans ces productions diverses que chaque jour voit naître sur l'état actuel de la patrie, sur la dette publique, sur la détresse universelle, sur la convocation des états-généraux, sur les prétentions des divers ordres, vous trouverez sans doute des démonstrations de sensibilité et de patriotisme, et de sages conseils sur l'administration du fisc ; vous trouverez des recherches savantes sur nos anciens comices, et sur les droits du citoyen. Mais pour un peuple entier dans la détresse et la confusion, ces leçons seroient-elles, et les plus pressantes, et les plus essentielles ?

Lorsqu'il s'agit du bonheur des nations, il est sans doute des moyens qui dépendent des lumières des sages et du conseil des rois ; mais il est dans les cieux un arbitre suprême du sort des nations ; c'est sur lui qu'il falloit fixer notre attention. Ce qu'il falloit nous dire, avant toute autre chose, c'est qu'un peuple sans mœurs fut et sera toujours un peuple malheureux ; c'est qu'un peuple qui laisse la religion s'éteindre, travaille à sa propre ruine ; c'est que dans tout empire, il faut des dogmes qui appuient le trône sur l'autel, qui lient les sujets au souverain, et qui

donnent aux lois leur sanction ; c'est que , sans ces principes de tout gouvernement , l'état n'a plus de base , le méchant plus de frein , et la loi plus de force. De zélés défenseurs du culte nous les ont , il est vrai , répétées , ces leçons ; elles ont retenti dans nos temples ; nous les trouvons sur-tout consignées dans les apologistes de la religion. Ils ont , en combattant une philosophie ennemie des vertus , ennemie de l'autel , ennemie de toute autorité , ils ont prévu nos maux , nous les ont annoncés ; mais ces vrais sages ont été accueillis comme de faux-prophètes ; et toutes leurs menaces ont été méprisées , tantôt comme l'effet de l'enthousiasme , tantôt comme celui d'une crainte frivole et pusillanime , qui toujours accompagne la superstition.

Qu'avoient-elles pourtant de si frivole , ces craintes , ces menaces ? N'est-il pas naturel que du sein des familles , les vices répandus dans les villes , et de là sur toute la surface des empires , en chassent l'harmonie , et finissent par les bouleverser. Le mépris des vertus domestiques laissera-t-il régner le respect pour les lois de l'état ? Qui n'aima point son père , sera-t-il attaché à ses concitoyens ? Qui se laisse dompter par

les plaisirs , aura-t-il le courage , la magnanimité des Machabées ? Qui se laisse éblouir par l'intérêt , et enchaîner par l'avarice , ou dominer par l'ambition , la jalousie , la haine , et ses passions diverses ; qui méprisa enfin tous ses devoirs , et ne compta pour rien le titre d'honnête homme , attachera-t-il bien un grand mérite à celui de fidèle sujet et de vrai patriote ? Et quand tout un empire ne sera composé que d'époux infidèles , de pères scandaleux , d'indociles enfans , de vieillards sans pudeur , de jeunes gens sans frein , de grands sans équité , d'un peuple sans vertu , ce monstrueux ensemble formera-t-il jamais un état consistant ? Le choc de ces passions diverses ne suffira-t-il pas pour l'ébranler , et tôt ou tard pour l'entraîner dans sa ruine ?

Qu'avoient-elles encore de si frivole , ces craintes , ces menaces ? Le Dieu , suprême arbitre des empires , ne pourrat-il donc pas attacher leur succès , leur bonheur à l'amour des vertus et à l'honnêteté publique ? Ou cet arrêt des cieux , qui fait des mœurs des peuples la mesure de leur prospérité , et qui veut que tout tombe , quand le vice s'élève , seroit-il donc contraire aux lois de la justice , aux principes de la sagesse !

Qu'avoient-elles enfin de si frivole, ces craintes, ces menaces? l'histoire nous a-t-elle encore montré un peuple qui, en perdant ses mœurs, n'ait pas aussi perdu sa force, ses liens, ne se soit dissous, et n'ait vu tomber son trône, son bonheur et sa gloire?

Nos cris n'étoient donc pas ceux des pusillanimes et des superstitieux, quand nous vous menacions de quelques grands malheurs, à l'aspect des grands désordres que nous avons vu naître et se fortifier, s'étayer sur les nouveaux principes, et s'étendre avec eux.

Je le sais, ces discours ne seront, pour bien des lecteurs, que de vaines déclamations : on nous demandera si nos pères valoient mieux que leurs enfans, s'ils étoient plus heureux, s'ils méritoient davantage de l'être? Déjà on a osé le dire et le penser, qu'avec notre dépravation, avec nos opinions impies, notre philosophie d'orgueil et de ténèbres, nous sommes aussi grands, aussi bons que le furent nos pères! Et déjà dans ces siècles qui nous ont précédés, et auxquels nous osons nous préférer, on confond celui même qui, le plus près de nous, nous écrase le plus par la splendeur du trône, par l'éclat des vertus, par ces héros plus grands

aux pieds de nos autels, que dans nos champs de Mara ; par ces génies nombreux, mais qui, dans tous les ordres, donnèrent aux talens, à leurs productions, l'empreinte du respect pour la loi, ou du zèle pour la religion ! Laissons, laissons au moins à ce siècle fameux les vertus des Turenne et des Condé, la pénitence des Racine et des Corneille, la piété des Fénelon, celle de Louis même, et la haine de tous contre l'irréligion et le scandale. Ils sont trop près de nous, les hommes de ce siècle ; le contraste est trop fort ; et la comparaison seroit trop humiliante.

Mais lorsque nous parlons encore de nos ancêtres, de quel droit, remontant à des siècles plus hauts, nous dirons-nous meilleurs ? Je n'excuserai pas les erreurs de leurs temps ; mais prenant leur histoire, je dirai : Montrez-nous donc vos vices dans leurs annales ; et dans les vôtres montrez-nous leurs vertus.

De toutes les nations, je n'en connois aucune dont le nom annonçât, comme le leur, celui d'un peuple généreux et sensible ; je n'en connois aucune dont la réputation ne fût mieux fondée sur la noblesse des sentimens, sur la franchise et la sincérité, sur la fidélité à sa parole, sur l'amour pour ses rois, sur l'honneur

de servir et d'illustrer sa patrie ; je n'en connois aucune sur qui le nom d'honneur ait fait plus de prodiges. Qu'on demande à la génération présente quelle est la nation où l'égoïsme est venu se montrer le plus effrontément ; où l'intérêt personnel réduit en grand principe de toutes nos actions, ait reçu tant d'accueil ; où l'oubli de soi-même , où les vrais sacrifices soient mis plus généralement au nombre des chimères : vous rougirez , François , si vous êtes sincères ; et vous serez forcés d'en convenir : nous disputons sur des vertus qu'ils mettoient en pratique. Pour les croire impossibles, il ne nous manqueroit que de les effacer de leur histoire.

Mais malgré nous encore, elle montre des hommes attachés à leurs foyers par amour pour l'épouse et les enfans, et qui ne les quittoient que pour voler au salut de l'état ; malgré nous elle montre des fils respectueux, des mères chastes, et toujours occupées des soins de leurs foyers , et des vierges dont le front, orné par la pudeur , annonçoit l'innocence , commandoit le respect , et chassoit les désirs illicites. Malgré nous le tableau intérieur de nos pères, est celui de la simplicité antique, et le règne des mœurs.

Nous parlons de leur humeur guerrière, de leur ardeur pour les combats, nous aimons à ne voir dans leur histoire qu'un farouche héroïsme, ou que des lois barbares de féodalité; et nous leur opposons notre philosophie plus douce, plus paisible, plus amie du peuple et de l'égalité. Mais si nous aimons à vivre plus tranquilles, est-ce dans nous vertu ou lâcheté? Et au sein de nos villes, les passions règnent-elles avec moins de désordre qu'au milieu de leurs camps? La paix que nous aimons avec l'ennemi du dehors, est-elle dans le sein de nos familles? Les époux en sont-ils plus unis? Les pères en sont-ils plus chers à leurs enfans? Ceux-ci en sont-ils plus liés entre eux par l'amitié fraternelle? Sont-ils, et plus soumis, et plus respectueux pour l'auteur de leurs jours? De quel siècle dateront dans l'histoire ces unions scandaleuses, où le serment légal et religieux de ne plus se quitter, devient le signal même du divorce; où l'on devient époux en tremblant d'être père; où la bénédiction des patriarches est un fléau? Dans quel siècle, avant nous, les enfans n'ont-ils vu dans le bienfait de leur naissance, que l'attrait d'un plaisir qui les dispense de la reconnoissance,

et dans l'instant qui leur donne des forces, celui qui a brisé le joug de toute obéissance? Nos pères sont pour nous des barbares, parce que leur courage étoit presque toujours en activité; mais ces héros qui voloient au combat, s'y voyoient appelés par la nécessité; et ils laissoient au moins dans leurs foyers l'image des vertus. Leurs villes étoient prises d'assaut; mais l'étendard de la corruption n'étoit pas arboré dans toutes les rues. Là, on ne voyoit pas des légions de prostituées, sous les auspices même du magistrat, tendre, de place en place, des pièges à l'innocence; ici, les arts, d'accord avec l'avidité du commerçant, n'étaient pas aux yeux de tout un peuple, les images obscènes de tous les adultères et de tous les incestes des dieux du paganisme. L'impiété, d'accord avec la volupté, n'avoit pas pris encore la place du génie; et celui qui cherchoit à s'instruire dans les productions de l'esprit humain, n'étoit pas exposé à tomber sur cent volumes de sophismes ou de romans lascifs.

Ils avoient un spectacle, et il étoit grossier, par-là moins dangereux. Vous en avez pour toutes les classes, et ils sont tous perfides à l'innocence. Vous avez des tréteaux pour la plus vile po.

puñace, et vous l'y appelez par les attraits d'une volupté ordurière et impie. Vous en avez pour les plus riches; et pas un où la pudeur n'ait à rougir; pas un dont le grand art ne soit de fomenter les passions, et de les émouvoir par tous les sens.

Jadis on accouroit de toutes parts dans votre capitale; elle n'étoit alors que la ville des sciences : aujourd'hui le centre du désordre, et le centre du luxe, elle appelle tous les efféminés, tous les voluptueux des nations voisines et lointaines. Un seul de vos palais suffit à tous les vices comme à tous les besoins; la vertu seule en redoute l'approche, et s'y trouve étrangère; et ce palais regorge sans cesse de citoyens de tous les ordres!

Si nous continuons à rapprocher nos mœurs de celles de nos pères, nous les verrons sans doute entourés de leurs serfs; mais ces hommes sur lesquels ils régnoient, trouvoient aussi en eux des protecteurs. Si ces maîtres ont usé de leurs droits, qu'ils croyoient légitimes, au moins ignoroient-ils l'oppression du luxe. Ces arts, qui appauvrissent par les richesses même, qui dépeuplent les champs en corrompant les villes, leur étoient inconnus; et qui de nous osera

prononcer qu'en multipliant les besoins de nos Crésus, et leurs jouissances factices, qu'en arrachant le peuple à des travaux que la nature ordonne, que la vertu approuve, ces arts ont ajouté à ses moyens et à sa subsistance? Qui de nous ne voit pas que les chaînes de la corruption sont plus pesantes que celles de nos grands suzerains? Et qui oseroit dire nos villes moins peuplées d'indigens, nos pauvres moins souffrans, moins avilis, depuis que nous croyons les avoir rendus libres?

Comme vous, je saurai féliciter le peuple de cette liberté; mais c'est à vous que je ferai un crime de l'avoir rendu libre sans le rendre plus heureux; c'est à lui-même que je reprocherai d'être devenu libre, sans devenir meilleur. Car il n'est pas possible de le dissimuler; ce n'est plus simplement le citoyen aisé ou riche, qui méconnoît les lois de la vertu; la dépravation est passée de l'oppresseur à l'opprimé, des maîtres aux valets, des villes aux campagnes; et si, en rapprochant toutes les classes, nous les voyons toutes changées, si nous sommes tout autres que nos pères, l'endroit le plus frappant de la comparaison, c'est que nous sommes pires. Leurs défauts furent ceux de l'état,

de leur gouvernement ; les malheurs de l'état sont l'effet de nos vices.

Je n'en ai pas encore nommé la grande cause ; je n'ai pas dit encore : Nos pères avoient aussi leurs vices, ils avoient leurs erreurs, mais ils avoient un Dieu, et ce Dieu étoit saint ; c'étoit le Dieu de l'Evangile ; ils aimoient ses autels, ils respectoient ses lois, ils protégeoient son culte ; la gloire de son nom leur étoit chère à tous ; ils s'estimoient heureux d'être chrétiens, et les plus grands des crimes, à leurs yeux, étoient les crimes contre le christianisme. Que la génération présente se confonde à ces mots. Nous avons hérité du Dieu de nos ancêtres ; mais c'est pour le combattre, pour mépriser ses lois, délaisser ses autels, attaquer tous ses dogmes, affliger son église. Depuis un demi-siècle, une légion d'impies s'est élevée ; nous avons accueilli les adeptes, et couronné les maîtres ; nous avons dévoré leurs productions, souri à leurs blasphêmes, adopté leurs principes ; et leur école est devenue pour nous celle de la sagesse. Elle étoit cependant celle de tous les vices, de toutes les passions ; celle de la licence et de la volupté ; celle de l'égoïsme, du sordide intérêt ; de la fausse amitié et de la perfidie ;

du mensonge et du parjure ; de l'orgueil et de la bassesse ; de l'ignorance et du sophisme. Cependant leurs leçons rompoient tous les liens des pères, des enfans, des époux, des sujets. Pour nous rendre vicieux, ils nous rendoient impies, ils soulevoient nos cœurs contre les cieux ; et pour nous rendre heureux, ils nous abrutissoient, ils nous faisoient ramper à côté de l'insecte, nous donnoient sa nature, ses plaisirs et sa mort. Cependant le vice et la vertu, à leur école, n'étoient que préjugés ; la Divinité même n'étoit qu'un vain fantôme. Cependant le remords étoit illusion ; tout mystère une erreur ; toute religion un culte fanatique et superstitieux.

Cette école d'abord rampa dans les ténèbres, mais nos cœurs l'appeloient au grand jour. Nos tribunaux la flétrissoient, mais la loi mollissoit ; mais le magistrat même oublioit ses arrêts : aujourd'hui la défense enorgueillit l'auteur impie, renchérit le commerce de ses productions ; mais elles sont partout dès qu'elles sont impies ; elles sont recherchées par cela seul qu'elles sont contre Dieu.

Le zèle de nos pères a pu être de sang, ils péchoient par excès ; mais le nôtre est de glace ; et s'il falloit encore

courir aux armes, nous les prendrions
 plutôt contre le ciel qu'en sa faveur.
 Nous voulons qu'on tolère; mais cette
 tolérance que nous sollicitons, est celle
 qui rugit à l'aspect de l'autel. Notre
 crime est celui de la haine, ou plutôt
 aujourd'hui nous commençons à voir
 le philosophe même avec mépris; l'ex-
 cès de ses erreurs l'a humilié aux yeux
 de ses adeptes même; nous ne déclara-
 rons plus la guerre aux cieux; rassasiés
 de blasphèmes, nous regardons le Dieu
 de nos ancêtres comme nous regardons
 un ennemi vaincu, et nous dédaignons
 même de nous entretenir de sa défaite :
 l'apathie, l'oubli et cette indifférence
 plus outrageante encore que la haine,
 succèdent aux combats répétés des Vol-
 taire et des Rousseau, des Diderot
 et des Lucrèce. Il n'est plus qu'une
 secte, c'est celle qui méprise la reli-
 gion du Christ. On a cessé de croire à
 la philosophie, mais on ne revient pas
 à l'antique symbole. Il en coûtoit à
 la raison de soutenir ces guerres contre
 la vérité et l'évidence de la révélation;
 les passions se trouvent mieux d'un som-
 meil léthargique; toute notre sagesse
 est dans l'insouciance. Nous ne dispu-
 tons plus contre les dogmes et contre
 les préceptes; nous nous étourdissons

pour ne plus y penser. Eh nous serons surpris que ce Dieu si long-temps combattu dans nos cercles , dans nos productions , aujourd'hui oublié , dédaigné , rejeté de nos pensées mêmes ; appelle ses fléaux ! qu'il ordonne à sa foudre de gronder sur nos têtes , pour nous apprendre au moins que nos mépris ne l'ont pas arrachée à son empire ! qu'il ordonne à l'orage d'anéantir l'espoir du moissonneur ; qu'il pousse des campagnes dans nos villes cette foule indigente , qui vient solliciter des secours que ses bras fournissoient ; qu'il suspende le cours de nos rivières , ou qu'il défende aux vents de broyer notre pain ! qu'aux rigueurs des frimats il ajoute l'horreur de la détresse ; que des années d'impiété soient des années de désastres ! Dans ces calamités publiques , nous allons nous en prendre aux élémens ; mais ces élémens même ne rappellent-ils pas le Dieu qui les maîtrise ? mais tous ces autres maux qu'il verse sur l'empire , sont-ils encore l'effet des élémens , ou de l'impiété , des leçons et des dogmes d'une fausse sagesse ?

Remontons à la source de cette dette immense , de l'horreur , de l'effroi général qu'elle inspire , des divisions , des troubles intestins qu'elle a fait naître

des factions qu'elle fomenté, des révolutions dont elle vous menace. Sous le meilleur des princes, vous n'osez vous en prendre à un roi dont la providence semble prendre plaisir à faire contraster l'économie et la simplicité antique avec tant de trésors ruinés et dispersés, avec l'insuffisance des impôts redoublés, avec toutes les richesses de ce vaste royaume, aussitôt dissipées qu'entassées dans le fisc. Non, ce n'est pas ce prince, trop ami de son peuple pour être ami du luxe, qui cause le désastre; le mal est dans sa cour, mais il y vient de vous, de vos villes de vos provinces, de tous les vices qui régneront dans l'état. Vous êtes étonné du vide des finances; mais dans la capitale, quel est celui qui n'avoit pas sans cesse les yeux tournés vers le trésor public, pour y puiser de quoi fournir à ses passions? Vous accusez la cour; mais cette cour nombreuse, c'est vous qui la formez, par vous, par vos amis, par vos enfans ou par vos protecteurs; vous y courez du fond de vos provinces; vous y venez, non pas avec des titres, mais avec les ressources de l'intrigue, avec des prétentions toujours exagérées. Vous n'examinez pas si la demande est juste, mais s'il est des moyens de séduire; si

le

le trésor est déjà entouré de dissipateurs , mais si vous pourrez y puiser avec eux , pour dissiper comme eux ; si abuser un prince bienfaisant et généreux , c'est voler le public , mais si le vol sur le trésor public aide à l'ambition , au faste , à l'avarice. Et quel monarque , entouré de ministres , de commis , d'intrigans , de protégés , tous avides , tous ambitieux , tous égoïstes , ne sera pas séduit ! De par-tout on accourt pour tendre des pièges à sa justice , à sa bonté ; chacun veut avoir part à ses largesses. L'intérêt personnel dans tout ce qui l'entoure , s'étend dans les provinces. L'émissaire du prince y volera comme il sera volé ; avec vos mœurs , avec votre art de faire taire la conscience , de mettre de côté toutes les lois de Dieu quand il n'est plus question que de voler l'état , quelle partie du fisc sera exempte de déprédations ? quel trésor suffira à tant de vrais larcins ? Avec votre philosophie , quel administrateur , quel instrument du prince ne le volera pas ? Vos sages vous ont dit que l'intérêt personnel étoit la première vertu ; ils vous ont dit que le sacrifice de cet intérêt propre , à l'intérêt public , étoit un sacrifice qu'il seroit risible de tenter , impossible de faire. Vos traîtres , vos

commis, vos ministres, vos fournisseurs, vos approvisionneurs, tous les agens du fisc, ont cru à leurs leçons; ils ont bravé les nôtres; vous leur avez appris vous-mêmes à se jouer de nos menaces, de notre Dieu, et de notre grand juge; vous êtes la victime de vos propres principes.

Votre sagesse apprend à sacrifier toutes les lois pour acquérir; celui qui vend au prince, celui qui en achète, et celui qui le sert, ont suivi vos leçons; voilà le déficit qui écrase l'état. Cette même sagesse apprend à dissiper pour jouir davantage; elle a justifié tous les excès du luxe et des plaisirs; voilà votre détresse. Avec peu d'or et beaucoup de vertus, vos pères étoient riches; avec de l'or et beaucoup plus de vices, vous êtes bientôt pauvres; voilà où vous conduit votre philosophie. Ce ne sera pas là son dernier crime: elle vous déprava, elle vous appauvrit; elle saura vous faire rougir d'être François. Ce nom lui rappeloit un peuple célèbre par l'amour de ses rois; elle détestoit trop l'autorité pour la voir concentrée dans le monarque; faut-il le dire encore? Ecoutez dans vos cercles les contestations contre le trône; lisez les productions du jour; voyez quelles sont

celles auxquelles le François applaudit , et dites si vos pères auroient pu les entendre sans en être indignés.

Non , nous ne sommes plus cette grande famille qui contemploit avec transport son père dans le premier des rois ; nous jalousons un trône que nos pères aimoient , que leur bras protégeoit de toute sa valeur. Tous nos efforts tendent à diviser un sceptre dont ils avoient su faire le centre de leur force et de leur gloire. Interrogez ces hommes qui se croient philosophes , et qui sont si nombreux parmi nous. Consultez-les sur la nature même de notre monarchie ; vous verrez à quel point les idées sont changées ; vous verrez qu'un monarque n'est plus celui qui fait la loi , qui peut , qui doit avoir un conseil dans la nation , mais qui ne peut avoir de juge que Dieu même ; vous verrez combien peu pardonnent au clergé cet aveu solennel , cette profession , la dernière barrière du pouvoir monarchique , *que toutes les remontrances faites , toutes les formes épuisées , la volonté réitérée et définitive du monarque doit être supérieure à toutes les volontés*. Mais vous vous souviendrez que ces hommes qui avoient substitué au mot de religion ,

de culte , celui de superstition , de fanatisme , sont ceux qui , les premiers , substituèrent parmi nous , au mot jadis chéri de roi et de monarque , ces mots si répétés dans nos conversations , ces dénominations si odieuses de despote , de tyran ; et au titre honorable de sujet , l'inculpation flétrissante d'esclave. O Bayard ! ô Coucy ! ô Crillon ! vous n'étiez donc aussi que des esclaves , parce que votre roi guidoit votre courage ? et pour vous croire libres , il eût fallu le voir soumis lui-même aux caprices du peuple et des tribuns ? Vous auriez plus aimé , vous auriez mieux servi votre patrie , si vous lui aviez vu un chef moins élevé , moins digne d'elle !

Qu'elle prononce donc , cette philosophie ennemie de nos rois ; qu'en renversant le trône , elle publie au moins le nouveau code qu'elle prétend dicter à des François. Ses leçons ont déjà échauffé les esprits ; ils ont saisi l'instant où la bonté sembloit oublier la puissance ; où le prince , jaloux de se montrer en père , bien plus qu'en souverain , sembloit abandonner à la nation même , le droit de prononcer. A quoi nous a servi de nous être un instant crus arbitres des lois ? C'est alors qu'on a vu les prétentions s'accroître , et

diviser les cœurs comme les intérêts ; c'est alors qu'on a vu les pétitions, les associations et les protestations. Au milieu de ces troubles, j'aurois volontiers dit à toutes les classes : ô François ! à quoi tendent vos contestations ? Si c'est de vos lumières qu'un roi veut s'entourer, pourquoi exigez-vous qu'il compte les suffrages, au lieu de les peser ? Un bon avis peut n'être que celui d'un seul sage ; et malheur au bon prince qui ne peut pas le suivre ! Le sceptre dans ses mains n'est plus que l'instrument de la multitude. Il n'est plus de monarque où le nombre fait la loi ; osez - vous espérer qu'il y ait plus de sagesse ? Si vous n'avez que des vœux à offrir, que des supplications, des doléances à présenter, que peut faire le nombre, lorsque l'autorité doit tout à la justice ! Nous reviendrons un jour sur ces discussions, et nous prononcerons en vrais François ; mais en ce moment, c'est la source des contestations, et non pas les droits mêmes que nous examinons ; et cette source, qui peut se la cacher ? Elle est moins dans l'espoir d'éclairer par le nombre, que dans celui d'acquérir sur le sceptre, un droit que l'explosion d'une fausse sagesse ne peut que lui ravir.

L'erreur nous a conduits sur les bords du précipice ; en éteignant par-tout l'esprit religieux, en poussant la dépravation à son dernier période, elle a multiplié nos fléaux, nos désastres, elle a soufflé la haine, la discorde entre les divers ordres ; elle a rendu les sujets jaloux les uns des autres, jaloux du trône même. La cause de nos maux n'est plus problématique ; et l'avoir découverte, c'est avoir démontré combien nous sommes loin encore du vrai remède.

Dans ces productions, que chaque jour voit naître, vous discutez, François, sur la dette publique, sur les droits du peuple, sur les droits des grands et sur ceux du monarque. Vous nous parlez sans cesse des lumières du siècle ; parlez-nous de vos mœurs. A quoi sert la lumière dans le cœur des méchants ? Elle éclaire le vice, ajoute à ses moyens, et le rend plus méchant. Vous osez tout attendre de vos nouvelles lois ; à quoi servent les lois sans la vertu ? Elles prescrivent l'ordre ; personne n'obéit. Vous nous parlez sans cesse de régénération ; qu'est-ce qu'une régénération où nos crimes nous restent ?

Votre confiance est toute, en ce moment, fondée sur vos comices ; vos vœux depuis long-temps y appellent

vos députés, vos sages. Mais si le Dieu qui confond la sagesse des sages, ne voit point la vertu assise au milieu d'eux ; si, fixant ses regards sur des états si grands et si augustes aux yeux des nations, il voit en trop grand nombre, là des ministres d'une religion sainte dégradés par les vices des profanes ; ici des hommes vains, et toujours prêts à faire, du droit de la naissance, celui de l'oppression ; et là enfin, des hommes qui ne jaloussent d'un ordre supérieur, que les trésors et la licence ; qui ne secouent le joug du plus puissant, que pour vivre en esclaves de plus de passions ; si l'ange d'Abraham n'y découvre le nombre de ces justes, qui doivent détourner ses fléaux, quel espoir est le vôtre ! A quoi sert d'assembler des vieillards corrompus, et des sages impies, un peuple irréligieux ? A quoi sert d'appeler de toutes vos provinces, de toutes vos villes, de toutes vos bourgades, les chefs et les pasteurs, les magistrats, les citoyens de tous les ordres, s'il ne doit résulter de cet ensemble, qu'un spectacle de corruption, d'impiété, de luxe, de dépravation ? A quoi sert de hâter ces comices nombreux, s'ils ne peuvent qu'offrir et réunir, sous un même coup-

d'œil, les vices et les crimes de toutes vos provinces, de toutes vos villes, de toutes vos bourgades ? Comment le Saint des Saints prononcera-t-il des paroles de bénédiction sur les représentans d'un peuple qui a pu si longtemps applaudir à une école de dépravation, et suivre ses principes ? Comment bénira-t-il une nation dont le plus beau des titres étoit d'être régie par des rois très-chrétiens, et dont le grand forfait est d'avoir appelé siècle de la sagesse, un siècle de blasphèmes contre le christianisme ? Ah ! fléchissons d'abord la colère des cieux ; rappelons parmi nous cet amour et ce zèle d'une religion qui seule régénère les cœurs ; qui , prescrivant aux riches de justes sacrifices, aux peuples le respect, aux princes la justice, aux sujets l'obéissance, aux magistrats l'intégrité, aux ministres, aux administrateurs la fidélité, à tous la charité, l'amour, la paix et la concorde ; qui , retenant chacun dans ses devoirs, fait par-tout régner l'ordre, et rend l'état heureux par les vertus de tous. Bannissons de nos cœurs l'impiété ; que le Dieu de Clovis et du pieux Robert, que le Dieu de Saint Louis, de Charlemagne, reconnoisse son peuple ; que son culte, bien plus

que nos finances , soit l'objet de nos soins ; et il opérera lui-même cette régénération que nous nous promettons en vain sans son appui.

Oui, malgré les excès de ce peuple , et malgré les funestes triomphes d'une fausse sagesse , la France peut encore attirer ses regards. Il est encore chez nous, et dans le sein même de nos grandes Babylones, des cœurs justes et purs, des hommes religieux. Puissent-ils dominer dans nos comices ! Remontant, comme nous, à la source du mal, ils verront la détresse publique résulter de nos mœurs ; ils nous diront : François, vous étiez trop pervers pour être plus heureux. Ils jetteront les yeux sur une éducation trop négligée pour que notre jeunesse vive moins effrénée ; sur des pères trop scandaleux dans leurs foyers, pour être plus fidèles dans l'administration ; sur des lois trop propices à l'ambition et à l'intrigue auprès de l'autel même , pour qu'il ne soit servi que par des Saints ; sur un luxe trop désastreux dans nos cours, dans nos villes, pour ne pas dépeupler et ruiner les campagnes ; sur des spectacles trop multipliés et trop lascifs pour ne pas infecter toutes les classes ; sur des productions trop variées et trop impies

pour ne pss ébranler la foi dans tous les cœurs; sur des voies de fortune trop peu éclairées pour n'enrichir que la probité; sur des mœurs enfin par-tout trop dépravées pour ne pas fomentier par-tout de grands désordres, et nourrir de grands maux; et leurs premières lois tendront à rappeler nos antiques vertus.

Accourus des diverses provinces de l'empire, ils se regarderont comme représentans d'un même peuple; l'intérêt général sera l'objet de tous; la générosité, jadis nationale, renaîtra pour bannir l'odieux égoïsme : s'il faut des sacrifices, ils se ressouviendront qu'ils naquirent François.

Qu'à ce nom seul s'éteignent toutes les jalousies, toutes les haines : nous sommes tous François; nous n'aurons tous qu'un cœur et qu'un même intérêt; mais à ce nom aussi, qu'elle disparaisse, cette philosophie ennemie du trône autant que de l'autel. Nous sommes tous François; nous n'avons tous qu'un roi : ce n'est pas le moment où il se montre en père, que nous aurons choisi pour contester ses droits. Ce n'est pas le moment où nos dissensions viennent de nous prouver qu'il faut à des François un centre de puissance et d'ac-

tivité, comme il leur faut un centre de grandeur et de gloire, que nous aurons choisi pour nous jeter dans le mélange informe d'une aristocratie oppressive, ou d'une démocratie tumultueuse et toujours inquiète, toujours en mouvement comme la multitude. La grandeur de nos pères fut toute dans leurs rois, comme la grandeur de nos rois fut toute dans nos pères : ce n'est pas le moment où le meilleur des rois se montre à nous, que nous aurons choisi pour affaiblir son trône et diviser son sceptre.

Mais en nous retrouvant François à son aspect, souvenons-nous qu'encore un pas vers le philosophisme, et nous cessions de l'être. Souvenons-nous que des blasphèmes contre la monarchie, nous ont paru un instant des vérités ; que dès-lors l'anarchie s'est montrée ; qu'à la détresse publique sont venues se mêler les jalousies de corps, les dissensions, les guerres intestines ; que ce sceptre des lois disputé au monarque, nous n'avons pu savoir en quelles mains le déposer.

Souvenons-nous sur-tout que l'état n'a été ébranlé, que nos malheurs n'ont paru à leur comble, qu'à l'instant où la dépravation de nos mœurs a été consommée, où notre impie philosophie,

après avoir long-temps calomnié et combattu le Dieu de nos pères, lui faisoit par l'oubli, par le mépris, par le dédain, le dernier des outrages. Et connoissant enfin la cause de nos maux, convenons que le retour sincère à nos vertus antiques, au Dieu de nos ancêtres, en est le seul remède; convenons que les craintes des hommes religieux n'étoient pas chimériques, lorsqu'ils nous disoient qu'une philosophie ennemie des mœurs saintes, ennemie de l'autel, ennemie du trône, devoit tôt ou tard, être pour l'état même, une philosophie désastreuse. A. B.

LE PATRIOTE

VÉRIDIQUE,

O U

DISCOURS

Sur l'influence du sacerdoce sur les progrès de la corruption des mœurs et du philosophisme ; sur la nécessité , et les moyens de réformer en France les abus du clergé.

EN recherchant la cause de nos maux, de cette dette immense qui écrase l'état ; de ces dissensions qui l'agitent ; de cette inquiétude qui appelle par-tout un nouvel ordre de choses , mais qui ne sait encore sur quelle base il peut être établi ; qui nous montre plutôt le sentiment des misères présentes , qu'elle

n'offre l'espoir d'un heureux avenir ; en remontant aux sources du désastre public , j'ai cru les trouver toutes dans cet arrêt des cieux , qui fait des mœurs des peuples la mesure de leur prospérité , qui attache à l'amour des vertus et de la religion , les succès des empires ; dans la nature même de nos vices , qui , essentiellement contre la loi des cieux , ne peuvent qu'entraîner le désordre sur la terre ; dans ce philosophisme ou cette impiété , qui ne peut attaquer les autels , sans ébranler le trône , et blasphémer le Dieu des nations , sans provoquer sa foudre et ses fléaux.

J'ai dévoilé sans doute des vérités utiles , puisqu'on a cru pouvoir les détacher , pour leur donner plus de publicité , et les faire imprimer séparément (1). Mais ces causes auxquelles nous sommes remontés , cette dépravation des mœurs , cette irréligion , et ce philosophisme qui font le caractère distinctif de notre siècle ; cette haine , ou plutôt ce mépris de Dieu et de ses lois , de ses dogmes et de son culte ,

(1) Le discours sur l'Influence des mœurs et du philosophisme , n'avoit été fait que pour le journal ecclésiastique , n°. de janvier 1789 ; il a été réimprimé entre autres à Marseille et à Liège,

cette froide apathie pour le salut et son auteur , cette mortelle indifférence qui traite Jésus-Christ comme un ennemi vaincu et oublié ; ce silence terrible sur la Divinité , pire que nos blasphêmes ; cette philosophie enfin , qui , n'en ayant plus à vomir , triomphe de l'enfer et des cieux , parce qu'elle les a chassés de nos pensées ; ces progrès effrayans de l'incrédulité , ont eux-mêmes une cause qu'il importe de dévoiler , une cause affligeante , une cause humiliante et terrible pour nous , prêtres de Jésus-Christ , pontifes et prélats , pour nous , pasteurs des âmes , pour nous , simples lévites , pour nous tous , apôtres par état , défenseurs et ministres de la religion. Cette cause , jamais je n'eusse osé l'approfondir , m'appesantir sur elle , et nous inviter tous publiquement à nous bien persuader combien elle est réelle , combien elle est funeste , si elle ne devoit qu'humilier le sacerdoce , et le faire rougir , sans lui laisser l'espoir de recouvrer son ancienne splendeur. Mais le jour est propice , le temps est favorable ; l'excès des abus même appelle la réforme ; le roi et la nation demandent les moyens : peut-être serons-nous assez

heureux pour en désigner de solides.

Cet espoir seul anime notre zèle ; il nous met au-dessus de tout autre intérêt que celui de la religion , de la restauration de l'église de France , et du salut des ames. S'il doit nous en coûter pour avoir été vrais , gardez votre fortune , vos pensions , vos prélatures ; la vérité me presse. J'ai vu les progrès des profanes ; je viens les reprocher à la tribu des saints : j'ai vu l'autel trembler , et prêt à s'écrouler ; je viens m'en prendre à ceux qui devoient l'affermir : j'ai vu l'impiété qui élevoit la tête , qui renversoit nos dogmes , et corrompoit les peuples ; je viens réveiller ceux qui doivent la combattre , et dont les mœurs sur-tout , bien plus que les discours , auroient dû nous fixer dans les voies du salut : j'ai vu près de l'autel des hommes que l'intrigue , l'ambition , l'avarice , avoient seules poussés dans le sanctuaire ; j'y ai vu des chrétiens lâches et ignorans , plutôt que des pasteurs édifiants , courageux et instruits dans la loi du Seigneur ; je viens vous déférer tout le mal qu'ils ont fait , indiquer le moyen de leur substituer des pontifes , des prêtres dignes de Jésus-Christ. Je ne suis

point prophète , mais Samuel étoit le dernier des lévites , il n'étoit qu'un enfant ; et par lui le pontife connu , avec sa lâcheté , le crime de ces prêtres qui alloient perdre l'arche , livrer le Saint des Saints aux enfans de Dagon.

Ad vos mandatum hoc ô sacerdotes! (Malac. c. 2.) C'est à vous , pontifes et prêtres du Seigneur , que s'adressent ces paroles : j'avois fait avec vous , comme avec ma tribu d'élection , un pacte de salut ; vous deviez marcher en ma présence dans les voies de la justice ; la science de mes lois devoit reposer sur vos lèvres ; la crainte de mon nom , le désir de ma gloire devoient être dans votre cœur , comme dans celui de Lévi , mon serviteur ; vous deviez , comme lui , sanctifier mon peuple , et le détourner de l'iniquité. *Misi ad vos mandatum istud , ut , esset nactum cum Levi. Pactum meum fuit eum eo vitæ et pacis..... et timuit me , et in æquitate ambulavit mecum , et multos avertit ab iniquitate. Labia enim sacerdotis custodient scientiam , et legem requirunt ex ore ejus.* (Id.) Au lieu de l'observer ce pacte de salut , vous l'avez annullé ; loin de faire marcher Is-

raël dans mes voies , vous les avez vous-même abandonnées ; vous avez été , pour le grand nombre , un sujet de scandale ; vous avez violé mon alliance. Ne me demandez plus pourquoi Israël se joue de vos solennités , de vos bénédictions , de vos promesses ; ne me demandez plus pourquoi il vous méprise , et pourquoi vos préceptes ne font plus d'impression , n'ont plus d'autorité. C'est moi qui ai rendu vos solennités plus méprisables que la boue ; c'est moi qui ai maudit vos bénédictions même , qui vous ai humiliés devant les nations. *Vos autem recessistis de via et scandalisatis plurimos in lege ; irritum fecistis pactum Levi. Propter quod et ego dedi vos contemptibiles , et humiles omnibus populis , sicut non servastis vias meas..... Maledicam benedictionibus vestris , et maledicam illis.... Ego projiciam stercus solemnitatum vestrarum. (Id.)*

Elle n'est pas encore assez marquée , cette cause des prévarications d'Israël , de l'abandon du temple et de la foi. A vous donc encore , pontifes et lévites ; car il est important que vous sachiez la part que vous avez aux malheurs de l'église. Voici donc ce que

dit le Seigneur : La conjuration est partie des prophètes ; ils dévorent les âmes , et s'enrichissent de prévarications : *Conjuratio prophetarum in medio illius.. Animas devoraverunt , opes et pretium acceperunt.* (Ezech. c. 22.) Les prêtres de Sion ont méprisé mes lois ; ils ont souillé mon sanctuaire ; ils n'ont point distingué le sacré du profane ; leur avarice et leur cupidité n'ont cherché auprès de mes autels qu'un gain sordide ; ils ont préféré l'or au salut des pécheurs. Fils de l'Homme , prophétise sur eux. Malheur aux pasteurs qui ne pensent qu'à eux-mêmes ! Vous mangez la substance du troupeau , et vous êtes revêtus de sa laine. Vous laissez mes brebis se disperser ; vous n'allez point à la recherche de celles qui s'égarent. Vos oracles ne sont que le prix de l'argent , et vous osez encore vous reposer sur moi ? vous avez osé dire : Le Seigneur n'est-il pas avec nous ? Non , vous l'avez chassé loin de vous , loin du peuple ; et ne demandez plus pourquoi il se retire (2) ?

(3) *Sacerdotes ejus contempserunt legem meam , et polluerunt sanctuaria mea : inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam..... Principes ejus in*

C'est pour cela même, c'est à cause de vous, *propter hoc, et causa vestri*, c'est à cause de vous que je quitte Sion. Qu'elle soit désolée ; que ses autels soient renversés ; et sur cette montagne, que des forêts s'élèvent sur les ruines du temple. *Propter hoc, et causa vestri, Sion quasi ager arabitur.... et mons templi in excelsa sylvarum.* (Mich. c. 3.)

Evêques et pasteurs, douterez-vous encore de la réprobation, et de ses grandes causes ? l'oracle du Seigneur n'est-il pas assez clair et assez expressif ? *Propter hoc et causa vestri.* Ah ! si du moins la peine de nos transgressions n'étoit tombée que sur nous ; mais non, le troupeau même ne voyant plus ses guides dans les voies du salut, s'est

medio illius.... ad perdendas animas et avare sectanda lucra (ibid). Fili hominis propheta de pastoribus Israël, propheta de pastoribus.... hæc dicit Dominus : vae pastoribus Israël qui pascunt semet ipsos..... lac comedebatis et lanis operiebamini, gregem autem meum non pascebatis,.... Quod ægrotum non sanastis, quod perierat non quæsisistis (Id. c. 24.). Sacerdotes ejus in muneribus docebant, et prophetæ ejus in pecuniâ divinabant : et super Dominum requiescebant : numquid non Dominus in medio nostri ! non venient super nos mala. PROPTER HOC ET CAUSA VESTRI, Sion arabitur, et Jerusalem quasi acervus lapidum, et mons templi in excelsa silvarum. (Mic. c. 3.)

égaré dans les routes du crime ; Israël a péché , parce que ses prêtres avoient prévariqué. Si les pasteurs sont les premiers coupables , le troupeau n'est pas moins infecté ; le Seigneur se retire ; l'Esprit-Saint abandonne les peuples à l'incrédulité , le sanctuaire au mépris , le prêtre à la réprobation ; et le temple s'écroule.

L'anathème sans doute n'est pas universel ; cette église , jadis si florissante , n'a pas encore perdu toute sa gloire ; il est encore des Onias , dont la prière arrête les profanations. Vous soutenez encore une partie du temple , anges du centre et des provinces , que votre modestie me défend de nommer , que le public distingue ; vous qui avez encore la science de la loi , qui édifiez encore la France par votre piété ; qui relevez , par votre zèle , les débris de la foi ; qui nourrissez les brebis du Seigneur par votre charité ; vous tous , dignes pasteurs de tous les ordres , qui cultivez la portion de l'église confiée à vos soins , avec cette ferveur et ce dévouement qui attachent encore à la religion une partie du peuple. Mais s'il falloit compter nos prêtres relâchés , nos abbés intrigans , nos prélats scan-

daleux ; s'il falloit , d'un côté ne voir que nos vertus , de l'autre tous nos vices ; qui pourroit se flatter de voir dans la balance , l'honneur du sanctuaire l'emporter sur l'opprobre du sacerdoce ? Peut-être , à notre honte , faudroit-il avouer que la troisième partie du ciel est déjà tombée , qu'une troisième partie n'y tient que foiblement , et comme ce que nous appelons l'honnête homme , non pas comme des saints.... Ah ! laissons au Seigneur le soin de compter lui-même ses élus , ses pasteurs égarés , ses pasteurs relâchés , et ses pasteurs fervens. Mais , dans le sanctuaire , qu'un mauvais prêtre seul entraîne de scandales ! qu'il cause de blasphèmes ! Vingt apôtres souvent n'édifieront pas ce qu'il a détruit , ne convertiront pas ceux qu'il a pervertis , ne rétabliront pas la foi qu'il a perdue , ne détourneront pas les fléaux qu'il provoque.

Nous sommes étonnés des crimes de Juda , de l'endurcissement des Juifs , de l'incrédulité de Jérusalem , et de son opiniâtre résistance aux prédications de Jésus-Christ lui-même ; mais Jésus-Christ lui-même , avant que d'annoncer les fléaux prêts à fondre sur cette ville

ingrate , à qui s'en prenoit-il , et qui accusoit-il de ces malheurs ? près de qui sembloit-il oublier qu'il étoit la douceur , la bonté même ? qui enflammoit son zèle et son indignation ? Malheur à vous , scribes et pharisiens , race de vipère ! vous n'éviterez pas la colère céleste. Vous aimez les honneurs , les distinctions , les premières places du temple et des synagogues ; votre orgueil veut qu'on voie dans vous les maîtres de la science ; et c'est vous qui fermez le royaume des cieux. Vous n'entrez point dans les voies du salut , et vous n'y laissez pas entrer les autres. *Væ vobis , scribæ et Pharisei ; quia clauditis regnum cælorum ante homines ; neque intratis , nec introcuntessinitis intrare.* Du prosélyte même vous faites une double victime de l'enfer. Vous jurez par l'or du temple , vous dîmez sur la menthe et sur l'anis ; et la dîme , à vos yeux , est plus précieuse que l'autel. Vous êtes assis sur la chaire de Moïse , vous étalez vos philactères , et votre cœur est rempli d'immondices. Malheur à vous , vils hypocrites ! Jérusalem sera punie d'avoir lapidé ses prophètes ; mais , race

de vipères , scribes et pharisiens , tout le sang répandu depuis Abel retombera sur vous. (V. Math. c. 23.)

O vous , qui retracez si bien aux yeux de nos François cette ambition du pharisien qui s'assied sur la chaire de Moïse ; cet orgueil du pharisien qui veut être appelé maître , qui étend ses philactères , qui étale ses franges ; cette avarice du pharisien , qui ne voit dans le temple que la dîme et son or ; cette scélératesse du pharisien , qui appelle des prosélytes dans le temple , et qui les damne ; qui impose tout le joug de la loi , et qui se dispense d'y toucher avec le doigt ; cette hypocrisie du Pharisien qui dore le calice et prostitue son cœur à l'immondice ; qui parle du royaume des cieux , et qui n'y entre pas , ny laisse pas entrer les autres ; cessez de vous en prendre à d'autres qu'à vous-mêmes , si le temple est désert , si l'incrédulité a fait tant de conquêtes. C'est à vous que le champ de l'église a été confié , c'étoit à vous à le fertiliser par le sel évangélique ; vous n'y avez semé que vos scandales : que prétendiez-vous donc y recueillir ? et qui pourra lui rendre sa vraie fécon-

dité ? *Vos estis sal terræ ; quod si sal evanuerit , in quo salietur !* (Math. ch. 5.)

Par la voix des prophètes , par celle de Jésus-Christ , par celle des pasteurs dignes de l'évangile , nous étions avertis combien l'iniquité des prêtres est terrible à l'église ; nos docteurs nous avoient prévenus qu'il n'est point de scandale dont il résulte autant de maux , qui cause autant de pertes à la religion , que le scandale des prêtres.

Nullum puto ab aliis majus præjudicium quam a sacerdotibus tolerat Deus. (Greg. Homil. 17. in Luc. 10.)

« Quand nous donnons nous-mêmes , avoit ajouté saint Grégoire , quand nous donnons nous-mêmes l'exemple de la dépravation à ceux que nous devons corriger ; quand nous péchons , nous qui devons réprimer les pécheurs , *Quando ipsi peccamus qui compescere peccata debuimus* ; quand au lieu de travailler au salut des âmes , nous courons après les biens terrestres , après la gloire humaine ; quand nous , qui sommes faits pour présider aux autres , nous profitons de notre rang pour nous dispenser de la loi ; quand du saint ministère nous faisons

un objet d'ambition ; c'est alors que la cause de Dieu est abandonnée? » Et qui prendroit alors le soin de la défendre? Mais c'est alors aussi , ajoutoit saint Jérôme , que les docteurs et les évêques doivent trembler. Qu'ils y prennent bien garde , et qu'ils sachent que les puissans seront puissamment tourmentés ; qu'il n'y a plus de remède ; que tout le reste doit périr , quand les chefs se damnent eux-mêmes. » *Caveant doctores et episcopi , et videant potentes potenter tormenta sustinere , nihil que esse remediï , sed majorum ruinam ad tartarum ducere.* (Hieron. in hæc verba : vos estis sal terræ.)

Nous avions entendu ces oracles , et nous cherchions encore d'où venoient ces defections journalières , ces progrès effrayans de l'incrédulité? Nous faisons plus encore ; nous cherchons à nous boucher les yeux pour ne pas voir l'origine du mal , nous la dissimulons ; et dans ce moment même , qui sait si pour avoir montré combien Dieu fait dépendre l'empire de la foi , des mœurs du sacerdoce ; qui sait si un faux zèle ne va pas exposer le mien à la censure ; si je ne serai pas accusé d'imprudence , pour avoir dévoilé moins

nos maux que leur cause , pour avoir attaqué moins l'impie que le prêtre. Mais quand faudra-t-il donc remonter à la source ? et jusques à quand ne chercherons-nous donc qu'à nous faire illusion ? L'univers nous accuse , les bons et les méchants nous crient tous ensemble : Ce sont les mauvais prêtres qui ont perdu la foi ; ce sont , plus que tout autre , ces prêtres ambitieux qui ne cherchent , et la crosse , et la mitre , et les honneurs , et les titres , que pour se procurer de quoi nourrir leur faste ; qui ne demandent une église et un diocèse dans nos provinces , que pour avoir de quoi fournir dans Babylone , tantôt à l'appareil d'un luxe dévorant , tantôt à l'entretien d'une dépravation qu'ils croient seuls trop cachée pour être scandaleuse.

Ce sont encore ces hommes chargés de bénéfices , sans fonctions dans l'église ; ce sont ces vils frêlons que l'on trouve à la cour , à la ville , aux toilettes , aux spectacles , et par-tout , excepté à l'autel. Pourquoi nous le cacher , quand la ville et les faubourgs le crient ? C'est une nuée d'hommes qui sans cesse épiant la fortune , lâches et bas flatteurs d'un courtisan , d'une

femme à ressource , vont , viennent , et s'intriguent ; et quand ils ont enfin circonvenu par la ruse , ou par l'autorité , par la séduction , les collateurs des biens ecclésiastiques , dissipent en profanes ce qu'ils ont obtenu en simoniaques ; et de l'habit des saints , de la livrée de Jésus-Christ , font la livrée de la paresse , de l'oisiveté , de l'inutilité ; trop souvent la livrée d'un homme qui , avec l'élégance et la fatuité des mondains , en a toutes les mœurs , toute la corruption. Pourquoi nous le cacher , quand chaque jour les tribunaux publics retentissent des clameurs de l'ecclésiastique avare demandeur , contre l'ecclésiastique avare défendeur ; des clameurs d'un abbé contre les religieux , d'un curé contre son évêque , d'un évêque contre son chapitre ? Pourquoi nous le cacher , quand la capitale est inondée de ces abbés qui n'ont pas même droit de porter notre habit , de ces autres abbés dont le droit est bien plus déplorable que l'usurpation , parce qu'on ne sauroit le leur ôter , et qu'ils ne savent que le prostituer.

Pourquoi nous le cacher , quand les provinces nous crient de par-tout , que les bénéfices utiles au salut des ci-

toyens , mais modiques aux yeux de l'avarice , manquent d'hommes zélés pour le service , tandis qu'un bénéfice regardé comme simple , et qui n'offre à cueillir que de l'or. , vient à peine à vaquer , qu'une nuée de concurrens vole à Paris , à Rome , et presse , sollicite , redouble ses instances , et que le plus heureux n'est que le plus indigne et le plus méprisable ? Pourquoi nous le cacher , quand l'orgueil dans les uns , l'insubordination dans les autres , l'ignorance dans ceux-ci , la dépravation dans ceux-là , et l'impiété même dans quelques-uns , font par-tout le sujet des conversations ? Quand les laïques mêmes réclament hautement contre des ecclésiastiques qu'on *entend blasphémer le grand maître dont ils portent la livrée* ; contre des ecclésiastiques dont le commerce exhale un *odeur d'impiété ou de libertinage*. (Voyez entre autres le mémoire adressé aux états-généraux par un avocat.) Nos précautions sont vaines ; il n'est plus de secrets , le désordre est connu ; par-tout on s'entretient des abus du clergé ; les chrétiens honnêtes et zélés en gémissent ; les méchans , les impies s'en applaudissent. Et certes ils ont

raison d'en triompher. Une longue et fatale expérience n'a que trop bien prouvé combien toutes nos armes seront peu redoutables à l'incrédulité , combien nos démonstrations et nos apologies seront peu efficaces, tant que notre conduite démentira la loi. Mais, malheur à nous , prêtres de Jésus-Christ , si du pouvoir que nos scandales ont donné à l'impie contre la religion , nous allons en conclure que les armes de l'impie sont plus fortes que les nôtres, que la cause de l'incrédulité trouve dans la raison un appui que la nôtre n'a point.

Non, prêtres du Seigneur , non, l'impie n'a point sur vous cet avantage. Ce n'est point par ses armes qu'il prévaut contre vous. Vous soufflez sur ses productions ; et son génie n'est plus que celui du sophisme , de l'erreur , des contradictions et de l'absurdité. Vous avez la lumière pour vous ; le Dieu de la révélation en a environné son évangile , et nos incrédules n'ont encore fait sortir des ténèbres que le doute , l'incertitude , l'anxiété et la perplexité. Ils ont les passions pour eux, mais vous avez la voix de la vertu, le cri du sentiment, la foudre des remords, et l'em-

pire de toute la conscience. Ils ont tous les détours de la mauvaise foi, d'une fausse logique, l'ironie, le sarcasme, et le jeu si facile de la plaisanterie qui substitue le rire aux démonstrations; vous avez la raison et sa marche, l'histoire et son flambeau, la loi et ses prophètes, Dieu et ses oracles. Ce n'est donc ni la force des preuves, ni l'évidence de la démonstration qui manque à notre cause. Ce n'est pas même la science de la loi, ni l'art de réfuter l'impie, qui manquoit à l'église; ce n'est pas la foiblesse de nos apologistes modernes qui a occasionné tant de défections. Aux Bossuets, aux Pascals ont succédé de dignes athlètes; ils se sont montrés même en nombre sur l'arène. Les Bergiers et les Guénées, les Gérards et les Peys, les Clémences et les Nonnotes, et bien d'autres encore, ont suppléé les Origènes, les Justins et les Tertulliens. Nos défenseurs modernes réunissant tous les flambeaux de dix-huit siècles, n'ont pas, à beaucoup près, montré moins de lumières, de sagesse et de solidité dans leurs discussions; et si la vérité, si les preuves, si la sévérité de la critique étoient nos seules armes ou les plus efficaces, si

elles pouvoient seules assurer le triomphe de la religion , comme elles en assurent la démonstration ; tous nos Celses et tous nos Porphyres du jour , auroient en vain prêché l'impiété ; leur école jamais ne se seroit peuplée d'apostats. Dans l'église de France , la foi seroit encore plus puissante , plus active et plus chérie que chez nos pères.

Quelle est donc cette cause funeste de nos plaies religieuses ? Pourquoi gémissons-nous sur tant de désertions , sur tant d'irréligion , sur tant de vains sophistes de tous les âges et de toutes les classes ? Comment dans nos provinces et dans la capitale , dans nos campagnes même , l'éclat du sanctuaire s'est-il tant obscurci ? Comment menacent-ils de se changer en solitude , ces temples où jadis , à la voix des pasteurs , les peuples et les grands accouroient se nourrir de la parole sainte ? Comment sont-ils déserts , ces tribunaux où les pécheurs venoient briser leurs cœurs , et expier leurs crimes dans nos solennités ? Comment sur-tout encore est-elle abandonnée , cette table des saints ; comment le pain des anges n'excite-t-il plus que le dégoût ? Pourquoi tant d'apostats , si peu de vrais chrétiens ? Pour-

quoi de jour en jour la foi s'affoiblit-elle dans le cœur des François ? Ah ! rentrons dans nous-mêmes , et cessons d'étouffer la réponse de notre conscience. C'est nous , oui , c'est nous , ministres du Seigneur , qui avons affoibli son empire ; c'est notre vie qui a décrédité nos dogmes. Nos fonctions étoient saintes , nos mœurs étoient profanes ; notre mission étoit divine , notre dissipation , notre mondanité , nos passions ont effacé l'auguste caractère d'apôtres évangéliques. Nos leçons ne font plus sur les peuples cette impression profonde , qui n'est due qu'au respect inspiré par la vertu. Nous avons raisonné , et nous avons écrit en faveur de nos dogmes : ces combats sont faciles ; il les falloit sans doute ; il falloit opposer aux erreurs la vérité ; mais il falloit sur-tout opposer l'humilité chrétienne à l'orgueil du portique , le mépris des richesses à l'école de l'égoïsme , la douceur à ses outrages , des vertus à sa perversité , la piété sincère à ses blasphêmes , l'exemple à ses scandales. C'étoient-là nos vraies armes. Des saints prêtres par-tout , des Borrhomées et des François de Sales , des Augustins et des Chrysostômes sur nos sièges épis-

copaux ; des Vincents de Paul dans nos paroisses ; des Brunos , des Benoîts , des François , des Bernards dans tous nos monastères ; des Jérômes dans tout le sacerdoce ; et tous les Dalembersts , et tous les Diderots , les Boulangers et les Frérêts , tous les Voltaires même , n'auroient lancé contre la foi que des traits impuissans ; et l'église de France seroit encore fervente. Loin de multiplier ses adeptes , et d'envahir toutes les classes des citoyens , dans la vie des prêtres l'impiété auroit trouvé le grand obstacle à sa propagation , la solution de tous ses doutes et de tous ses problèmes , la réfutation de tous ses systêmes , la réponse à tous ses blasphêmes.

Non , ce n'est pas Voltaire , ce n'est pas Diderot ; c'est vous ambitieux et scandaleux ministres , c'est vous prêtres sans zèle , lévites courtisans et moines relâchés , qui donnez aux sophismes de l'impie le poids et le crédit de la raison ; c'est vous qui nourrissez les doutes sur la foi , qui avez fait en France des millions d'incrédules. Nous leur prêchions nos dogmes , mais ils voyoient vos œuvres , et ils cessoient de croire. Nous leur montrions le ciel , mais ils

voyoient auprès des grands votre assiduité et vos bassesses ; et ils en concluoient que les dieux de la terre sont les dieux du bonheur. Nous leur faisions des lois du mépris des grandeurs, du mépris des richesses ; ils voyoient votre faste , votre ardeur pour les gros bénéfices , votre insatiable avidité , votre constance à les accumuler ; et ils en concluoient qu'ils pouvoient , comme vous , entasser leur or et leur argent , et que les vrais trésors sont les biens de ce monde. Nous annoncions la pénitence et sa nécessité ; ils voyoient votre table , votre luxe , votre mollesse , vos laquais , vos chevaux , vos carrosses ; et ils en concluoient qu'ils pouvoient , comme vous , rechercher l'abondance , les superfluités , éluder comme vous , nos préceptes d'abstinence , de jeûne , de mortification. Nous leur montrions la croix ; elle est sur votre cœur , mais le scandale étoit sur votre front ; et ils en concluoient que vous ne la portiez que par dérision pour le Dieu crucifié. Nous leur disions : Faites ce qu'ils vous disent , et non pas ce qu'ils font ; et ils concluoient que vous ne croyez pas ce que vous dites , que votre apostolat n'étoit qu'une imposture. Nous leur

montrions au moins , au milieu de vous-même , des prêtres édifiants , des prélats vertueux , des évêques enfin dignes des premiers temps de la ferveur chrétienne ; et ils nous opposoient la multitude. Nous pressions , nous touchions quelquefois ; la conviction étoit presque opérée , nous osions nous flatter de leur conversion : vous veniez à passer avec vos chars dorés , et le blasphème étoit de nouveau dans leur bouche avec tous ses sarcasmes.

Avec de tels pasteurs , n'est-ce pas en effet un miracle de bonté , un prodige de Providence , que la défection ne soit pas universelle , qu'il y ait encore de vrais adorateurs ? N'est-ce pas un prodige qu'il y ait dans le peuple des chrétiens qui se sauvent , quand il y a dans les chefs tant de prêtres , de prélats , de lévites , de pontifes qui se damnent ?

Vous , qui n'avez point part à l'abomination du sanctuaire ; vous qui , dans la maison du Seigneur , brûlez encore du zèle des apôtres ; vous dont les mœurs soutiennent la foi que vous prêchez , que votre ame affligée ne soit point abattue à l'aspect du désordre qui règne autour de nous. De vils profanateurs

profanateurs se sont introduits dans le lieu saint ; ils se sont confondus avec nous ; ne craignons pas leur nombre : venez, unissons-nous, et nous pourrons peut-être les convertir ou les chasser ; leur opprobre du moins ne retombera pas sur une religion qui anathématise le désordre dans ses Pontifes même. Ils se montrent avec nous ; ils se disent nos frères ; mais nous pouvons bien dire : Ils ne sont pas de nous, *sed non erant ex nobis*. (1. Epist. Joan.) C'est le monde qui nous les a donnés ; la honte de ses dons doit rejaillir sur lui, et non pas sur l'église. Qu'il apprenne du moins combien il est injuste, quand il fait retomber ses mépris sur l'autel que nous servons , sur la foi que nous lui annonçons , et le Dieu dont nous le menaçons. Il commence d'abord par nous donner des prêtres infectés de ses maximes , remplis de ses idées , gâtés par son éducation , entachés de sa corruption ; il nous donne des prêtres , quelquefois soi-disant philosophes , des prêtres de Béliar ; il les pousse au milieu de nous , il les fait entrer par force , par intrigue , par toutes ses voies de séduction , dans le sanctuaire ; il va jusqu'à leur faire vio-

lence pour leur faire adopter nos livrées; il leur offre , dans l'église , un riche esclavage , tantôt pour usurper l'héritage légitime qu'il sait bien les forcer à lui abandonner , tantôt pour réparer dans ses familles les ruines du désordre ; il commence par les accoutumer à ne convoiter que les trésors du sanctuaire ; et il s'étonne ensuite que nous ayons des prêtres avarés comme lui , ambitieux comme lui , vicieux , scandaleux , profanes comme lui ! Il nous les a donnés imbus de ses principes , et il nous fait un crime de ce que leur conduite ne lui retrace pas tous ceux de l'Évangile ! Il leur avoit donné toutes ses passions ; il les a fomentées , il les fomenté encore ; et de leurs mœurs il fait un rempart contre nous ! il a nécessité le désordre , et il s'en prévaut contre nos dogmes ! C'est dans le centre même de la corruption , des bassesses , de l'intrigue et des cabales , qu'il a établi le tribunal qui seul nous donne des prélats et des pontifes ; c'est d'un grand collateur , qu'il a su entourer de séductions , c'est d'un choix , qu'il a su diriger et souvent violenter , que dépend la tribu du sanctuaire ; et il s'é-

tonne de trouver sur l'autel l'abus et le scandale ! Qu'il reprenne ses dons , et l'église bientôt reprendra son antique splendeur et toutes ses vertus.

Qu'il reprenne ses dons , que l'église préside aux choix de ses ministres , qu'on lui rende ses lois , sa discipline , qu'on lui rende du moins la liberté de rejeter loin d'elle tout ce qui ne pourroit que la déshonorer. Mais déjà le faux zèle se hâte de nous calomnier auprès des Rois ; déjà l'ambition voit se fermer les portes qu'elle avoit su s'ouvrir dans le sanctuaire ; déjà elle frémit , et nous accuse de blesser hautement les droits du trône. Qu'elle soit confondue ; nos moyens de réformer l'abus près de l'autel , ne seront pas des attentats contre le sceptre. Nous savons tous les droits que de grands bienfaits ont donnés aux monarques dans le choix des pasteurs. Nous ne leur dirons pas de renoncer pour nous aux privilèges de nos grands protecteurs ; mais si ma voix pourroit s'élever jusqu'au trône , je dirois au meilleur , au plus religieux des Princes : « SIRE , jamais un peuple ne fut heureux sans mœurs et sans religion ; jamais la religion , les mœurs , ne se conserveront

avec des prêtres peu religieux eux-mêmes, hautement dépravés et scandaleux. Mais, SIRE, les vertus et les vices, et l'ordre ou les scandales, l'influence heureuse ou désastreuse du sacerdoce sur toutes vos provinces, dépendent, par nos lois, de VOTRE MAJESTÉ, du droit que vous avez de donner à vos peuples des prélats et des pontifes; le choix d'un seul ministre, et votre volonté, fixent dans votre empire, aux premières places du sanctuaire, aux plus honorables comme aux plus distinguées par les richesses, des prêtres distingués eux-mêmes par leurs vertus ou par leur vices; des prêtres, le scandale de la nation ou ses apôtres; des prêtres, le bonheur ou le fléau de vos provinces, et la gloire ou l'opprobre de l'église. »

» SIRE, que ce pouvoir est terrible dans vous, et qu'il est redoutable pour Votre Majesté! Vos ancêtres d'abord en furent peu jaloux : ils laissoient à l'église le soin de distinguer, de choisir ses pasteurs. Long-temps ils défendirent l'antique discipline de nos élections; et quand la politique fit enfin succéder le concordat aux sanctions pragmati-

ques ; quand , dans la main des Rois , elle eut mis , avec le choix de nos pontifes , le sort de nos églises ; j'ose le dire , SIRE , nos Rois auroient tremblé de leur puissance , s'ils avoient pu prévoir combien elle devoit leur devenir funeste. Alors l'ambition vit une voie nouvelle ouverte à la fortune ; alors l'hypocrisie , l'intrigue , les cabales entourèrent le trône pour régner sur l'autel ; alors le vrai mérite qui rougit des bassesses , qui ne sauroit pas même demander au meilleur des ministres , qui jamais ne demande en rampant , fut condamné à vivre dans l'oubli ; effacé du porte-feuille : il vit bien rarement pour lui d'autres distinctions que les dernières places du sanctuaire. Alors , pour aspirer aux premiers sièges dans l'église , il fallut accourir des provinces dans la capitale , et quitter le service pour obtenir des récompenses ; il fallut , à la cour et dans Paris , respirer l'air de tous les vices , étudier dans l'art de plaire au siècle , celui de ménager des protections , de concilier avec la livrée de Jésus-Christ , l'élégance de la frivolité ; avec l'austérité de nos canons , le commerce d'un sexe

qui ne protège guère qu'après avoir séduit. Il fallut accorder, avec la dignité de nos fonctions, l'esclavage des grands et de leurs passions. Alors la naissance et le rang suppléèrent l'esprit évangélique ; alors l'impiété et le scandale même ne furent plus des titres exclusifs : le ministre , fatigué par les sollicitations, enchaîné par la crainte des courtisans, prévariqua pour eux s'il étoit foible , et succomba sous la disgrâce, si l'église lui fut plus chère que la cour. »

« Ah ! SIRE , que de maux entrèrent dans l'église et dans l'état , avec ce nouvel ordre de choses ! Nos conciles tonnoient contre tous les pasteurs absens de leurs troupeaux ; ils les regardoient tous comme de vils brigands , qui vivent de larcins ; leurs décisions étoient formelles ; ils leur disoient expressément que , sans l'assiduité , sans une résidence habituelle et fixe dans leur diocèse , les fruits de leur bénéfice cessent de leur appartenir ; qu'il n'est ni exemption , ni privilège , ni coutume , ni puissance quelconque , qui doivent rassurer leur conscience , lorsque , sans résider , ils s'attribuent les revenus ;

qu'ils étoient, par cela seul, dans un état de réprobation (1).»

« Assurément la loi n'étoit pas équivoque : qu'a fait le concordat, en remettant le choix de nos prélats au Prince ? ou plutôt qu'a fait le Prince même, en se reposant sur un ministre, du soin d'éclairer son choix ? il a mis sur les sièges des provinces, des hommes élevés dans la capitale, ou auprès de la cour, et avec tous leurs vices. Eussent-ils des vertus, ils s'entiuient dans une terre qui leur est étrangère ; ils n'y trouvent ni leurs amis, ni leurs parens, ni leurs sociétés ; ils ignorent les mœurs, quelquefois même le langage du peuple qui leur est confié ; ils ne connoissent ni leur clergé ni ses besoins ; tout leur est étranger, et ils le sont à tout, excepté à leur titre et à leurs richesses. La capitale les rappelle, elle leur montre leurs anciennes habitudes ; heureux s'ils n'y recherchent

(1) *Statuit sacrosancta synodus, præter alias penas adversus NON RESIDENTES sub Paulo tertio inpositas et innovatas ac MORTALIS peccati reatum, quem incurrit ; eum prorata temporis absentiae FRUCTUS SUOS NON FACERE, nec tutâ conscientia, aliâ etiam declaratione non secutâ, illos sibi detinere non posse. (Concil. Trident. §. 23. c. 1.)*

pas les complices de leurs anciens désordres ! ils quittent leur troupeau, ils viennent dans Paris consumer sa substance ; forcés de le revoir, ils n'attendent pas même de prétexte pour le quitter encore. Leur église est pour eux un exil ; la province les voit recueillir les fruits du bénéfice, et notre Babylonne les voit le dissiper ; et par un privilège qui damne doublement, ils scandalisent, à-la-fois, et tout un diocèse qui ne les voit plus, et toute la capitale qui les voit habituellement. »

S'il nous étoit donné d'exposer à un Prince religieux tous les maux qu'enfanta ce désordre, et tous ceux qu'il peut produire encore ; oui, il renonceroit au privilège redoutable d'être seul à donner des prélats à l'église. Mais nous n'exigeons pas de lui ce sacrifice ; il est, je crois le voir, un moyen de concilier ses droits et nos besoins, d'unir la pragmatique et le concordat. Que la première de ces lois soit rendue à la France pour éclairer le choix du Prince ; la seconde peut n'être que plus avantageuse. Une église a perdu son évêque ! que les quarante anciens curés du diocèse, soient convoqués dans la cathédrale, que le clergé de la ville

épiscopale se réunisse à eux. Présidés par le Commissaire de Sa Majesté , qu'ils apprennent de lui que l'intention du Roi est d'apprendre d'eux-mêmes à connoître les sujets les plus dignes du siège qui se trouve vacant. Qu'il leur laisse le choix des trois ecclésiastiques dont les services et les vertus leur paroîtront le plus mériter leurs suffrages ; qu'il annonce sur-tout que pour être éligible , il faut compter au moins dix années de service dans la province de l'évêché vacant , et faire encore partie du clergé dans la même province , y vivre distingué par sa doctrine , par une piété , par un zèle et des mœurs exemplaires. Cette précaution seule assure à la province un pasteur qui ne lui sera point étranger , qui soupirera moins après la capitale , et dont les vertus déjà connues auront acquis l'autorité que donne le mérite.

Pour éviter la brigue et le temps des cabales , que le Commissaire de Sa Majesté soit habituellement désigné dans la province ; que l'élection ait lieu dès le huitième jour de la vacance du siège. Que l'assemblée se tienne dans la cathédrale ; qu'après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit , il soit

déclaré que l'élection doit se faire dans une seule assemblée , et par un seul scrutin , où chaque électeur aura désigné les trois sujets qu'il juge les plus dignes de l'épiscopat. Qu'on procède au scrutin dans un profond silence. Dès la même assemblée , qu'on remette au Commissaire le nom des trois sujets qui auront eu le plus de suffrages ; que ces noms , d'abord lus publiquement , et ensuite envoyés au ministre , soient présentés au Roi ; et que Sa Majesté décide sur ces trois , celui qu'elle destine à l'évêché vacant.

Ainsi , les droits du trône seront conservés ; ainsi le ministre ne sera plus exposé à des erreurs funestes ; et le Roi , exerçant son autorité , assurera de vrais pasteurs aux églises de son Royaume.

Je ne m'étendrai pas sur les avantages qui doivent résulter d'un règlement si propre à nous donner de bons évêques : ils sont trop évidens ; mais lorsque vous aurez donné à nos églises des prélats dès long-temps habitués aux fonctions ecclésiastiques , et dès long-temps connus dans leur église ; prévenez mille causes diverses qui pourroient arracher le pasteur à son trou-

peau , et l'entraîner dans votre capitale. Il en est de trop vraies dans je ne sais quel train d'affaires , qui font de tant d'évêques des administrateurs de la chose publique et temporelle , plutôt que les apôtres du salut éternel. Qu'ils laissent donc les morts ensevelir les morts , et le siècle veiller aux affaires du siècle. Les vrais pasteurs s'occupent de nos âmes , et non de nos finances.

Il est encore trop de causes d'absence et de non résidence , dans ces procès nombreux qui les appellent si souvent au Parlement de Paris , ou bien au Grand Conseil. Je ne sais d'où proviennent tant de contestations. Si elles sont inévitables pour des intérêts temporels , rapprochez vos tribunaux ; ou donnez à l'évêque des agens , qui le dispensent du rôle de plaideur.

Gardez-vous bien sur-tout de laisser à l'ambition de nouveaux motifs d'absence. Que le titre d'évêque soit désormais un titre , dans vos lois , comme il l'est dans les nôtres , pleinement inconciliable , avec la possession de tout autre bénéfice , et nous ne verrons plus des prélats à vingt , et à cinquante , et quelquefois à cent mille livres de rente ,

accourir à l'audience , et venir demander l'aumône en carrosse.

L'abus est trop criant , il est trop scandaleux. Que le monarque ; pour le faire cesser , prononce enfin avec le concile de Trente : pour rétablir l'ancienne discipline , nous statuons , que tout ecclésiastique pourvu d'un bénéfice dont le revenu suffit à ses besoins honnêtes , n'en pourra désormais posséder un second , quelque rang qu'il occupe , et de quelque espèce que soit son premier bénéfice. Nous portons cette loi , non-seulement pour les églises cathédrales , mais pour tout autre bénéfice , sous quelque titre qu'il existe.

« Sancta synodus , debitam regendis ecclesiis disciplinam restituere curiens , præsentî decreto , quod in quibuscumque personis , quocumque titulo , etiam si cardinalatus honore fulgeant , mandat observari , statuit ut in posterum unum tantum beneficium ecclesiasticum singulis conferatur.... Hæcque non modò ad cathedrales ecclesias , sed etiam ad alia omnia beneficia , tam sæcularia quam regularia , quæcumque etiam commendata , pertineant , cujuscum-

que tituli ac qualitatibus existant.
(Concil. Trid. §. 24, c. 17.)

Je voulois prononcer contre vos abbayes en commende, vos bénéfices simples ; il ne m'est pas permis d'être moins tolérant que nos conciles mêmes ; mais si je reconnois des bénéfices simples, c'est-à-dire, des bénéfices qui ne déterminent point l'espèce de travail auquel doit s'adonner celui qui les possède, ni le lieu où il doit se fixer, je n'en connois aucun qui dispense un ecclésiastique de travailler d'une manière quelconque au salut des âmes, par ses instructions, ou par ses œuvres ; aucun qui l'autorise à n'être dans la vigne du Seigneur qu'un serviteur inutile. Qu'il soit donc statué que vos bénéfices simples ne seront jamais conférés à l'homme oisif, au simple courtisan sur-tout ; qu'ils soient sur-tout exclus des bénéfices, ces abbés scandaleux qui pullulent dans votre capitale, ces vils efféminés, dont l'église réprouve les mœurs, l'oisiveté, les intrigues, l'indécence, la dissipation ; qui souvent ne lui tiennent pas même par la foi ; que vous méprisez tous, que vous haïssez même ; que le siècle ne cesse de nous présenter comme l'opprobre de

l'église , dont le siècle pourtant protège les désordres ; qui , contre nos censures , trouveroient un asyle dans tous ses tribunaux. Nos lois les ont proscrits ; qu'elles nous soient rendues , ces lois saintes ; que nos prélats zélés aient la liberté de les faire revivre ; et notre habit ne sera plus le masque des mondains ; et celui-là seul portera nos livrées , qui portera par-tout l'édification ; celui-là seul aura nos bénéfices , qui les méritera par les services.

Où , rendez-nous nos lois ; ah ! rendez-nous sur-tout ces assemblées si chères à l'église , ces conciles fréquens , destinés à réprimer l'abus dès sa naissance. Vous avez eu grand soin d'assembler nos prélats , quand il falloit demander à l'église des contributions pour la charge publique ; mais vous avez semblé les redouter , quand l'église ne les réunissoit que pour les occuper des mœurs à réformer , des abus à retrancher , de la doctrine à maintenir , de l'erreur à réprimer , des moyens de salut à conserver par-tout. Rendez-nous ces conciles provinciaux ; dont nos canons nous faisoient une loi ; que de trois en trois ans , présidés par le métropolitain , nos évêques s'assem-

blent au nom de l'Esprit-saint pour se juger eux-mêmes , pour commencer par voir comment ils ont rempli leurs fonctions , quels scandales nouveaux s'offrent à prévenir ou à réparer dans les mœurs publiques , et sur-tout dans celles des pasteurs. (Concil. Trid. §. 24, c. 2.)

Quels beaux jours pour l'église , quel bonheur pour l'état , si jamais nous voyons revivre ces lois saintes ! C'est alors que les mœurs régénérées dans le clergé rendront à nos paroles l'autorité de notre ministère ; c'est alors que les peuples , à la voix des pasteurs , reconnoîtront les oracles du ciel ; et que du sanctuaire , la régénération se répandra dans le sein des familles. Alors pères des pauvres , conseils des citoyens , et l'exemple de tous , nos prélats respectés et chéris , seront dans vos provinces , ce que sont nos aïeux vénérables auprès de leurs enfans. Maîtres de la sagesse , alors ils en feront respecter les leçons ; les époux , les enfans , les citoyens de tous les ordres , rentreront , à leur voix , dans le devoir ; et cet ordre qui fait le bonheur des nations , renaitra de lui-même. Ils sauront effrayer les méchans , les oppres-

seurs du peuple. Laissez-leur cet empire , c'est celui de la vertu , de la paix et de la félicité publique ; en leur rendant leurs lois , laissez - leur ces richesses ; elles ne seront plus que le trésor de l'orphelin , la ressource du malheureux.

Mais quoi ! je sollicite une réforme que le public lui-même appelle à haute voix , et je craindrois encore des obstacles ! Oui , je crains les méchans ; je crains ces hommes même , qui craignent le retour de nos lois ; je crains tous ces puissans du siècle , qui , dans nos prélatures , se sont accoutumés à voir le patrimoine de l'ambition , le supplément à l'héritage de ceux qu'ils nous destinent. Je crains bien plus encore tous ceux que leurs intrigues nous ont déjà donnés. Je les crains , ceux-là même , qui , puissans dans l'état , et riches dans l'église , ou espérant encore des trésors que l'abus peut mettre dans leurs mains , entoureront le Prince , blâmeront notre zèle , et rendront impossible une réforme que leurs vices sur-tout ont rendue nécessaire ; je les crains pour nos projets utiles , et non pour moi. Ils ne me nuiront pas , je peux les défier ; je sais , il y a long-

temps, le sort de l'ame honnête qui brave leur crédit ; mon sacrifice est fait ; et il me coûte moins qu'un silence complice d'un désordre qui afflige l'église , flétrit le sacerdoce , décrédite la foi , scandalise les peuples , fortifie les impies , accélère la ruine de l'état, par celle de l'autel et par celle des mœurs. Ils ne me nuiront pas ; et dussent-ils me nuire , je n'en dirai pas moins : Sortez du sanctuaire , vous tous que le Seigneur n'y a pas appelés , et que l'intrigue seule s'efforce d'y placer. Dieu ne veut point de vous , il ne vous avoit pas envoyés ; la confiance que vous inspirez à son peuple , est celle du mensonge et de l'iniquité. *Non misit te Dominus , et tu confideris fecisti populum in mendacio.* (Jerem. c. 23.) Le monde vous envoie , l'église vous réproouve. Vos mœurs ont fortifié celles de l'impie ; vous l'avez empêché d'abandonner l'iniquité ; *confortasti manus impii ut non reverteretur a viâ malâ.* (Ezech. c. 13.) Voilà que Dieu lui-même va vous redemander ces ames que vous avez perdues , ces brebis malheureuses , qu'en pasteur insensé vous avez égarées ; pensez à rendre compte et pour vous et

pour elles. *Ecce ego ipse super pastores requiram gregem meum de manu eorum.* (Ezech. 24.)

Hélas ! nous avons beau nous adresser aux mauvais prêtres ; les menaces du ciel ne les effrayent pas ; ils se sont endurcis dans le crime et dans le sacrilège. Unissez-vous donc tous , et formez une ligue sainte , vrais prêtres de Jesus Christ , prélats édifiants , évêques vrais apôtres , vous qui pouvez encore plaider pour l'honneur du sanctuaire , auprès de la nation et du Monarque. Les scandales enfin ont fatigué les peuples ; ils sentent que leurs maux sont venus du mépris de la religion ; et que le mépris de la religion est venu de ceux-même qui devoient la prêcher. Ils ne demandent plus qu'à pourvoir le sanctuaire d'hommes qui leur apprennent à mieux servir leur Dieu. Eux-mêmes ils reconnoissent qu'il faut d'autres moyens pour n'entourer l'autel que d'hommes vertueux ; que le zèle des Rois doit être secondé par les églises mêmes , dans le choix des pasteurs qu'il leur donne ; que la cour est plutôt l'éceuil des Saints , qu'elle n'est un séminaire de bons évêques ; et que s'il faut toujours ramper auprès du trône

pour arriver aux sièges de l'église de France , nos scandales jamais ne cessent , jamais les mœurs des peuples ne s'épuront , jamais les prévarications et les désastres ne finiront. Tous disent qu'il nous faut purifier l'autel , et rendre au sacerdoce toutes ses vertus.

Pressons ces vérités auprès d'un Monarque pieux , qui ne demande qu'à les connoître , auprès d'une nation qui les accueillera avec empressement ; et puissions-nous les faire triompher des courtisans , des prélats ambitieux , des prêtres intrigans , seuls intéressés à les combattre.

Additions au discours précédent.

N. B. J'ai lu plusieurs ouvrages modernes , dont les auteurs insistent sur la réforme des abus du clergé. Je les vois presque tous s'arrêter pour les moyens , à un conseil de conscience , qui seroit présidé par le ministre de la feuille. Je crains que ce conseil ne remédie à rien. Il sera dans Paris , ou à la Cour ; et c'est toujours dans ce séjour de corruption que seront choisis les prélats ; c'est-là au moins que les

aspirans se rendront toujours en foule. Au lieu d'un seul ministre , vous leur donnez tout un conseil à gagner ; vous multipliez l'intrigue au lieu de la déraciner. Votre conseil même deviendra une occasion d'intrigue ; ce seront de nouvelles places à briguer , et fort recherchées.

De quoi le composerez-vous ? d'évêques ! vous leur donnez un titre pour vivre dans Paris ; et tous sans exception , doivent résider dans leur diocèse sous peine de damnation. Je ne sais pas trop comment excuser ceux qui , de leur titre d'aumônier de nos Princes ou de nos Princesses , se font un droit de vivre habituellement à Paris , d'y avoir même des hôtels. Le premier titre d'un évêque est dans son évêché , son premier devoir est la résidence ; son premier scandale est l'absence de son église.

Revenons au conseil ; ceux qui le composent , connoissent-ils les meilleurs sujets qui travaillent dans les provinces ! C'est cependant parmi ces sujets-là qu'il faut , de toute nécessité , choisir les évêques des provinces. Il est inconcevable qu'on leur préfère des aumôniers du Roi ou de la Reine , et

que ces places-là conduisent directement à l'épiscopat. J'aimerois autant qu'il fallût avoir été échançon, et pendant dix ou quinze ans avoir versé à boire au Roi, pour commander ses armées. Il est inconcevable que Paris ou la Cour, c'est-à-dire, le séjour le plus opposé en lui-même, aux mœurs et aux fonctions épiscopales, soit celui d'où l'on voit tirer tant d'évêques.

Nos abbés de Paris ou de la Cour au moins sont grands-vicaires ! oui, ils en ont les lettres ; en ont-ils l'exercice ? le peuvent-ils avoir ailleurs que dans les diocèses ? En vérité, c'est une dérision qui fait gémir. Nos évêques ont huit, dix, douze, vingt grands-vicaires ; deux ou trois, tout au plus, travaillent en province, les autres n'y paroissent presque jamais ; et ces autres sont presque les seuls qui aspirent à des évêchés, et qui y arrivent. A ces autres sur-tout il faut au moins des abbayes : abus inconcevable ! Il leur faut les censures ecclésiastiques, et quelques années de séminaire, pour y apprendre les obligations d'un prêtre : voilà ce qu'il leur faut, et non des abbayes. J'en connois un entr'autres, grand-vicaire à l'orient, curé à l'occident, et résident au centre ;

lui faudroit-il aussi des abbayes , à celui-là ?

Je sais bien qu'on va dire que je parle ici comme un docteur , *ex cathedra* : Eh ! non , messieurs , je parle comme tout le public , dans les places et dans les rues , dans les maisons et dans les promenades , dans les tuileries et au palais royal ; je dis ce que l'on dit par-tout où l'on vous voit promener vos élégans manteaux , vos frisures charmantes et vos doubles montres à chaîne d'or , la tête bien levée , les yeux bien peu modestes , la démarche bien leste , et parfois importante. Bon Dieu ! vous grands-vicaires ! vous bientôt grands évêques , ou du moins grands abbés commendataires ! écoulez - donc au moins ce qui se dit autour de vous , et vous saurez qu'on peut le répéter avec indignation , sans se donner les airs d'un docteur *ex cathedra*.

3°. Je dois répondre à ceux qui me demandent : A qui faudra-t-il donc donner nos abbayes , nos grosses pensions , nos bénéfices simples ? A qui ? à ceux qui les méritent ! et ce mot en exclut tous vos coureurs oisifs , en chenille , en rabat. A ceux qui travaillent utilement dans les provinces ou

dans la capitale. Prenez , pour les connoître , des moyens semblables à ceux que j'ai indiqués pour le choix des évêques. Puisque vous voulez tout nommer à Paris , demandez aux évêques et archevêques de la province , où vaquent le bénéfice simple et l'abbaye en commende , quels sont les deux ou trois ecclésiastiques de leur canton , les plus méritans , et occupés le plus utilement ; et que le ministre les propose au Roi.

4°. J'en dis autant des autres collateurs , qu'ils nomment dessujets travaillans dans le diocèse , au moins dans la province où est le bénéfice ; qu'ils présentent l'un des trois qui leur auront été désignés par le conseil de l'évêque du lieu ; et vos bénéfices simples ne seront plus la pierre de scandale.

5°. Mais , monsieur l'abbé a fait l'éducation de M. le Marquis..... monsieur l'abbé , monsieur l'instituteur n'est qu'un simoniaque , ainsi que M. le Marquis , si , par un marché tacite ou exprimé , le bénéfice est le prix d'une éducation. M. le Marquis est un avare , qui se sert du bien d'autrui pour récompenser un service qu'il doit payer de ses deniers ; et M. l'abbé , s'il est

de bonne foi, ne mourra pas tranquille ; il vaudroit mieux pour lui avoir vécu pauvre , que mourir avec un bénéfice auquel il n'avoit d'autre titre que celui de mercenaire.

6°. Mais c'est bien autre chose ! M. l'abbé est un bon gentilhomme ; son père est colonel , son oncle est mort au service du Roi , son frère , etc..... M. l'abbé, votre père s'étoit-il avancé dans le militaire sans des services militaires et personnels ! Non , me répondez-vous ; eh bien , faites donc comme lui ; montrez-nous vos services personnels ecclésiastiques , et nous vous verrons avec plaisir avancer dans l'église. Votre père étoit-il devenu colonel , sans avoir été sous-lieutenant ? étoit-il devenu chef-d'escadre , sans avoir jamais vu que des troupes de terre. Encore une fois , faites donc comme lui ; et ne prétendez pas devenir évêque ou gros abbé commendataire , sans avoir travaillé dans un rang moins élevé ; ne prétendez pas sur-tout aller vous mettre à la tête d'une église , après n'avoir fait que rôder dans Paris , les toilettes , les anti-chambres , les audiences et les spectacles.

7°. Je ne voulois ajouter qu'une
ligne

ligne ; j'ajouterois cent pages sur cent autres abus qui se présentent sous ma plume. Les moyens que j'ai indiqués me semblent obvier à tous , et répondre à toutes les objections. La seule qui puisse faire redouter les élections , est dans les cabales qui peuvent s'y mêler : mais qu'on y prenne garde. Je ne donne guere à ces cabales le temps de se développer. Nos quarante anciens curés ne sont pas des hommes à s'y prêter beaucoup. Un seul scrutin fait une seule fois ; un billet dans lequel chaque électeur mettra simplement le nom des trois meilleurs sujets qu'il connoisse dans sa province : tout cela n'est pas l'affaire d'une heure. Quelque soit le nombre des suffrages , la simple pluralité doit suffire ; on n'est point obligé de réunir ou le tiers ou le quart des voix pour désigner les trois qui doivent être présentés au Roi ; Sa Majesté pourra ne pas choisir celui des trois qui aura intrigué : tout cela me semble rendre les cabales inutiles , prévenir les inconvéniens même de nos anciennes élections , et ne laisse pas le moindre lieu à la simonie.

8°. Qu'on ne me dise pas que nos élections ne feroient plus tomber les

évêchés que sur la roture. Je ne connois d'abord dans l'église d'autre roture que l'ignorance et le relâchement de la piété. Mais, en second lieu, les roturiers du siècle entrés dans l'église, sauront bien distinguer ceux qui auront reçu avec leur noblesse, ces avantages de l'éducation, d'une certaine considération, qui rendent un homme véritablement plus propre aux premières places. A mérite égal, quant au reste, je suis très-persuadé qu'ils les préféreroient. D'ailleurs nos gentilshommes pourront entrer dans l'église et la servir dans les provinces; cela vaudra un peu mieux que de rôder dans Paris. La noblesse n'y perdra rien, et les mœurs et l'état y gagneront.

9°. Vous insistez encore !.... eh bien, donnez-nous donc une loi qui assure mieux le choix des bons évêques, que cette combinaison de la pragmatique et du concordat; une loi qui, sans blesser en rien les droits du Roi, en dirige mieux l'exercice pour le bien de l'église et de la nation.

10°. Vous aimez mieux laisser les choses comme elles sont ! eh bien elles iront toujours comme elles vont. Votre clergé sera toujours composé de quel-

ques bons sujets, qui ne paroîtront pas, dont on affectera d'ignorer le bien qu'ils font ; de beaucoup de mauvais qui gâteront le bien que font les autres, dont on affectera même de relever les scandales ; qui rendront le clergé odieux et méprisable ; et tant que le clergé ne sera ni plus estimé ni plus estimable, les mœurs, la religion iront comme elles vont. Vous ferez de très-beaux réglemens que personne n'observera ; vous aurez des états-généraux où personne ne se corrigera ; le luxe, la dépravation, les déprédations, l'insubordination, l'impiété, la corruption, iront leur train ; et d'un peuple corrompu, d'un peuple irréligieux, si vous le pouvez, faites un peuple heureux. Ce phénomène n'a pas encore paru dans l'histoire des nations, et très-certainement il ne paroîtra pas.

11°. On auroit mal saisi l'objet de ce discours, si on imaginoit qu'il a été dicté par l'esprit dominant aujourd'hui, contre le haut clergé. Cet esprit tient furieusement à une hérésie que je déteste, et qui, contre la foi, contre nos canons et nos dogmes, regarde les curés comme les égaux des évêques. Je dirai toujours, avec le concile de

Trente : *Anathême à celui qui prétend que les évêques ne sont pas supérieurs aux Prêtres , ou que le pouvoir épiscopal est commun aux autres prêtres.*

(§. 23, can. 7.) Je dirai en son lieu ce que je pense de la démocratie qu'on cherche à introduire dans l'église , démocratie qui suppose une ignorance coupable dans ceux qui s'y prêtent , et qui doit troubler la conscience des prêtres sur-tout , qui la seconderoient parmi nos catholiques : elle est le caractère dominant des hérésiarques.

Quant à moi , j'ai parlé indistinctement des abus de tous les ordres. Si j'ai plus spécialement désigné ceux du haut clergé , c'est précisément parce que nos prélats étant nos supérieurs , ont aussi plus d'influence par le bon ou le mauvais exemple ; c'est sur-tout , parce qu'en réprimant l'influence de l'intrigue sur le choix des prélats , avec de meilleurs évêques , les pasteurs secondaires seront aussi meilleurs. On regarde ceux-ci plus spécialement comme les hommes de l'état ; on a tort , les chefs des légions ne sont pas moins hommes de l'état que les simples légionnaires , et on nuit toujours à l'état quand on favorise l'in-

subordination. D'ailleurs je voudrois bien que les ecclésiastiques du second ordre se regardassent sur-tout comme les hommes de Jésus Christ. Quand ils oublieront cette qualité primordiale , ils seront vicieux , indociles , intempérans , oisifs , avares , remuans , peut-être séditioneux ; alors une sotte politique verra qu'elle les a rendus inutiles aux pauvres , scandaleux dans l'église , et nuisibles à l'état. On n'altère jamais impunément l'esprit de Jésus-Christ.

A. B.

*De l'esprit des ouvrages du jour ,
sur la Monarchie.*

IL n'y a pas deux ans qu'un homme étoit encore l'oracle de la nation françoise et de ses politiques. Cet homme étoit Bossuet , et il disoit à tous : » L'autorité royale est absolue.... La volonté de tout le peuple est renfermée dans le Prince.... Tout l'état est dans lui... Au Prince seul le soin général du peuple .. A lui les places , les armées ; à lui les *decrets* , les *ordonnances* ; à lui les marques de distinction. » *Nulle puissance , que dépendante*.

» *de la sienne ; nulle assemblée ,*
 » *que dépendante de son autorité.* »

Il n'y a pas deux ans , qu'appuyé sur nos livres sacrés , sur la foi de nos pères , et sans crainte d'être démenti par une nation amie de ses Rois , cet oracle étoit sûr de captiver nos cœurs , notre obéissance , et notre admiration , quand il ajoutoit : » Considérez » le Prince dans son cabinet ; de là » partent les ordres qui font aller de » concert , les magistrats et les capitaines , les citoyens et les soldats , » les provinces et les armées. C'est l'» image de Dieu , qui , assis dans son » trône , au plus haut des cieux , fait » aller toute la nature. » (*Bossuet , politique , livre 4.*)

Après Bossuet , un homme dont le nom ira loin dans nos fastes , un homme , en ce moment encore , l'espoir de nos François , nous avoit répété : Dans une monarchie , *la seule volonté du Prince fait la loi ;.... l'augmentation des impôts est soumise à sa puissance.* (V. le Mémoire sur les administ. provinc. et le Compte-rendu en 1781.) Cet homme , en ces leçons fidèle écho de Bossuet , étoit M. Necker.

Ces principes alors étoient notre

symbole ; nos tribunaux étoient disposés à souscrire à cette antique profession de nos Jurisconsultes , que le *Roi de France est empereur de son Royaume , et qu'il est le vrai législateur* ; ils n'avoient pas encore abjuré celle des états-généraux , qui , le moins propices à l'autorité monarchique , n'avoient pu s'empêcher de reconnoître , en 1353 , que *le Roi seul , en France , pouvoit faire des lois*.

Dans une seule année quelle révolution ! au lieu de nos Bossuets , d'autres docteurs s'élèvent , et on leur applaudit pour avoir osé dire que le pouvoir législatif , n'est que *provisoire* dans nos Monarques , et que son *absolue* plénitude est dans les sujets mêmes , et dans la multitude des suffrages (V. le Mémoire pour le peuple françois). D'autres docteurs surviennent , et , sans considérer ce qu'ils ôtent au sceptre , on les voit s'applaudir de lui laisser encore *la moitié du pouvoir législatif* (Dialogue entre un François et un Angl.). D'autres encore arrivent , et un Prince du sang royal donne le sceau à leur doctrine , quand ils ont déclaré que *le pouvoir législatif réside essentiellement dans la volonté*

nationale , et ne doit être exercé que par les représentans de la nation. (V. Instructions de Monseigneur le Duc d'Orléans , et les Délibérations , etc.). D'autres se lèvent , et nous les entendons tranquillement nous dire que c'est au peuple même , et non pas au Monarque à prononcer définitivement sur la loi , et même *à statuer sur les corps judiciaires , à limiter ou à étendre leur puissance ; que c'est à la nation à multiplier ses juges , à circonscrire leur ressort ;* et le Roi des François n'a pas même le droit de créer un bailli de village. (V. Mémoires sur les États-généraux par M. Dant.)

Au milieu du déluge de ces productions anti-monarchiques , les uns avec un zèle hypocrite , crient à la partie la plus nombreuse de la nation : *Serons-nous près du trône , attachons-nous au Roi ;* et ce sont ceux-là même qui ébranlent le trône , qui ne voient dans la loi du Monarque , que celle du consul ou de l'archonte , dont toute la puissance viendra s'anéantir dans nos comices. Les autres , sans pudeur , ne craignent pas de dire à des François que *s'il est sur la terre un homme*

incapable d'exercer le pouvoir législatif, c'est un Roi, et sur-tout un Roi héréditaire ;... que si le ciel permit qu'il s'élevât de grands empires, des maîtres et des Rois, ce fut sans doute pour punir l'ambition des hommes. (V: le Mémoire sur les états-généraux.)

Quel est donc ce délire contre la monarchie ! et où nous conduiront des prétentions inconnues à nos ancêtres depuis quatorze siècles ! Nos tribuns nous le cachent, ils fascinent nos yeux ; ils savent que le peuple aime encore ses Rois : ils laissent aux monarques le nom qui les distingue , mais arrachent au sceptre le plus beau de ses droits ; ils attaquent l'empire et sa constitution ; ils vont jusqu'à nous dire que nous n'en avons point ; ils nous montrent une législation qui flatte notre orgueil , qui ne peut que hâter la perte de nos Rois , et mettre tôt ou tard le comble à nos désastres.

Il faut la révéler , cette conspiration couverte sous le voile du zèle , de l'amour pour le peuple ; il faut montrer au peuple les suppositions fausses, les principes absurdes sur lesquels on prétend établir son bonheur , et les vraies

conséquences qui tôt ou tard ne peuvent qu'entraîner sa ruine et celle de l'état. Que veulent-ils nous dire d'abord, quand ils prétendent que la France n'a point de constitution ?

A la tête d'une nation nombreuse un Monarque s'élève , et son trône héréditaire est le centre de toute force , de toute justice , de toute autorité. Les ennemis menacent au dehors ! Le Monarque , entouré de son conseil , veille sur le salut de l'empire ; à sa voix nos légions et leurs chefs se réunissent , composent nos armées , rassurent nos frontières , et à l'ombre du trône , la paix règne au dedans ; le laboureur tranquille dans les champs , le citoyen paisible en son foyer , sacrifient à la sûreté publique une partie de leur fortune (je parle de la constitution , et non pas des abus). Le Monarque , dans cette constitution , veille , par son ministre sur le dépôt des contributions publiques ; et la paix au dedans , le triomphe au dehors , sont le prix de ses soins.

Des contestations s'élèvent entre les citoyens ! ceux-là sont outragés dans leur honneur , et ceux-ci sont blessés dans leurs propriétés ! des brigands ont

menacé leurs jours ! Des ordres émanés du Souverain ont établi par-tout des tribunaux ; des magistrats par-tout veillent sur la police et la sûreté publique , règlent les différends , et maintiennent le droit des propriétés , de l'honneur et de la liberté.

La loi ne suffit point ; elle n'est point précise ? Les temps ont amené des variations qui , la laissant prescrire , en sollicitent d'autres ? Le prince a son conseil pour résoudre les doutes , il interprète l'édit de ses ancêtres , ou de nouvelles lois sorties de sa bouche pourvoient à de nouveaux besoins. Elles sont parties du trône ; de tribunaux en tribunaux , elles iront par-tout instruire les peuples de leurs nouvelles obligations.

La nation a son culte , elle a son sacerdoce ; des lois qui les protègent émanent du monarque , et assurent à la divinité l'hommage des sujets. La diversité des fortunes a établi des classes différentes ! Le roi est à la tête de sa noblesse , et sa voix dirige les services que la nation aura droit d'en attendre , les sacrifices même qu'elle peut exiger. Avec moins de richesses , ou moins de distinctions , un tiers-état aura

les mêmes droits à la protection du souverain , l'éprouvera de même. Les soins sont divisés , les besoins sont inégaux , mais un père commun veille sur tout l'empire ; il est roi , et tous sont ses enfans.

Un conseil habituel veille auprès du prince sur les besoins du jour ; un conseil plus nombreux , celui de ses notables , est appelé dans des circonstances plus pressantes ; un conseil général , celui de la nation , le sera dans des besoins plus pressans encore ; toutes les classes des citoyens seront convoquées ; toutes auront le droit de faire entendre leurs plaintes légitimes , de proposer les lois , et les moyens qui peuvent arrêter le désordre , et réparer les maux. Instruit par la nation , le chef prononce , et la loi est portée.

De nos lois , il en est , que rien ne peut changer , sans altérer la base du gouvernement même. La France est un empire monarchique ; c'est-à-dire , suivant l'expression même qui désigne nos rois , la France est un empire où un seul fait la loi , ou un seul est le centre de toute autorité. La France est un empire héréditaire ; et son sceptre , de

génération en génération , appartient à l'ainé des enfans de nos rois.

De nos lois encôre , il en est de plus fondamentales , celles que la nature a portées , et qui distinguent essentiellement le monarque du despote. Toute propriété du citoyen est sacrée , comme celle du roi même. Le monarque ne peut en exiger que la portion qui entre dans la contribution nationale. Dans tout le reste de mes biens j'ai action contre lui , comme il l'a contre moi , dans ses tribunaux même. Ce que la loi me donne par mon travail , ou par des héritages , ou par des contrats légitimes , m'appartient à des titres qu'il ne peut violer. Ma liberté , ma vie sont à moi ; tant que je remplirai les devoirs de citoyen , l'un et l'autre seront sous la garde des loix.

Si ce ne sont pas là des constitutions , que nous faudra-t-il donc pour en avoir ? Si ce gouvernement est celui du hasard ou du caprice , que vos sophistes viennent et nous apprennent en quelle circonstance la loi leur a manqué. En est-il une seule où quelque citoyen attente à leur fortune , à leurs jours , à leur liberté et à leur tranquillité , où la loi ne leur offre un appui

et un vengeur ? En est-il une seule où l'état lui-même puisse être menacé au dedans ou au dehors , sans qu'aussitôt la loi n'arme pour sa défense ? Et dès que ma fortune , mes jours , ma liberté et ma tranquillité ont trouvé leur garant dans un état , dès que cet état même dans toutes ses parties , ne peut être attaqué sans trouver aussitôt ses défenseurs , cet état peut-il être sans constitution et sans gouvernement ?

Je le sais : dans ces lois qui assurent au citoyen sa liberté et ses possessions , il en est où la perfection n'est point dans les détails ; mais dans quelle constitution humaine nous la montrerez-vous cette perfection ? et si vous la croyez aujourd'hui sans défaut , qui vous assurera que l'abus ne viendra pas bientôt se montrer à côté de la loi ; que la loi elle-même conviendra également à tous les siècles , et qu'il ne faudra pas un jour la voir céder à d'autres mœurs , à d'autres circonstances ? Changez-les , ces détails ; la constitution n'embrasse que l'ensemble ; son essence est la direction , la conservation générale de l'état ; il existe en grand par elle , il s'écroule sans elle ; il n'a pas subsisté quatorze siècles sans constitu-

tion. La prétention est trop absurde ; ne nous le cachons pas : elle n'est pas aussi absolument celle de vos politiques modernes. Ils nous disent ce qu'ils ne pensent pas , pour nous amener à ce qu'ils projettent. Ils savent comme moi , que nous avons une constitution , mais cette constitution les lasse , les fatigue , contrarie leurs systèmes , et ils n'en veulent plus. Ils savent comme moi , que notre constitution est monarchique , que le peuple François est encore attaché à ses monarques ; et ils n'osent pas dire qu'une constitution monarchique n'est pas dans leur esprit une constitution ; ils disent qu'il n'est point de constitution dans cette monarchie.

S'ils ont une autre objet , et s'ils n'en veulent point au trône même , à quoi bon ces principes qu'ils répandent partout , que par-tout on repète : Que tous ne sont pas faits pour un ; que si la loi est faite par un seul , le gouvernement est arbitraire , la constitution nulle ! Ces sophismes du jour gagnent tous les esprits ; ils ont une apparence de raison , mais sont-ils plus solides ? Sans doute il est absurde que tous soient faits pour un , pour être ses esclaves ?

pour suivre ses caprices ; que tous sèment pour un et recueillent pour lui , et pour lui seul. Mais depuis quand les lois , l'autorité d'un seul n'ont elles signifié que ses fantaisies et ses caprices ? depuis quand semer et recueillir sous la protection d'un seul, n'est-ce donc que semer et recueillir pour lui ? Depuis quand est-il donc devenu si absurde qu'un seul dirige les travaux , maintienne l'ordre , et soit le protecteur de tous ? Depuis quand est-il donc devenu si absurde qu'une grande famille vive tranquillement sous l'empire d'un père ; qu'une grande machine soit mise en mouvement par un ressort unique , et que cette unité fasse sa perfection ? Est-ce nous tous , sujets , qui vivons pour un roi ? ou plutôt n'est-ce pas le roi même , qui vit lui seul pour tous , qui n'a d'intérêt que celui de tous , qui travaille pour tous , qui respire pour tous ?

Vous vous croyez plus forts , plus près de la raison , lorsque vous ajoutez que la loi , sous le sceptre d'un seul est la loi d'un pouvoir arbitraire. Vous vous trompez encore , et avant nous , Bossuet se plaignoit que les factieux sans cesse affectent de confondre le

pouvoir absolu avec cet arbitraire. Vos rois sont absolus, c'est-à-dire, seuls chefs, seuls maîtres souverains, et seuls législateurs, c'est-à-dire que seuls ils n'ont que Dieu pour juge. Mais le pouvoir de faire la loi fût-il jamais celui de la violer soi-même ; mais la loi peut-elle être elle-même le fruit de l'arbitraire, et non pas l'ouvrage du conseil, de la réflexion, de la sagesse ? vos rois sont absolus ; ils peuvent tout ce qui est juste, tout ce qui est utile, aux sujets ; ils peuvent tout ce qui est l'objet d'une loi sainte ; rien de ce que la loi, la nature, la religion réprouvent. L'arbitraire odieux ; soumet l'esclave, et ses biens et sa vie, à la volonté momentanée du despote ; le pouvoir absolu soumet la volonté momentanée du prince même à sa volonté réfléchie, c'est-à-dire, à la loi.

Vos faux-sages vous disent qu'en le déifiant, ce pouvoir absolu, nous fournissons des armes aux tyrans (Mémoire au peuple François) ; ils vous parlent contre leur conscience, et ils le savent bien. Nos prophètes et nos apôtres vous disoient comme nous, qu'il falloit *craindre Dieu et honorer le roi* ; qu'il *n'est point de puissance*

qui ne vienne de Dieu , que le prince est ministre de Dieu ; qu'il faut lui obéir , non-seulement par crainte , mais aussi par devoir de conscience ; et nos prophètes et nos apôtres n'étoient pas les appuis , les flatteurs des tyrans. Nous répétons leurs leçons aux sujets ; mais nous savons aussi les répéter aux princes , et leur dire comme eux :

» Votre domination est celle du Très-
 » haut. Il interrogera vos œuvres , son-
 » dera vos pensées , parce qu'étant mi-
 » nistres de son royaume , vous n'avez
 » pas gardé la loi de la justice. Il ju-
 » gera lui-même ceux qui jugent le
 » peuple , et ceux qui le gouvernent ,
 » sur-tout ceux qui l'oppriment. Il aura
 » compassion du foible et du pauvre ;
 » mais les forts , et les rois négligens ,
 » les rois superbes , les rois injustes , il
 » les punira tous en raison de leur puis-
 » sance même (v. Sag. c. 6.) Est-ce là
 » déifier le pouvoir tyrannique , ou l'ef-
 frayer ? Est-ce là reconnoître et sanc-
 tifier le pouvoir de nuire aux nations ,
 comme celui de leur dicter des lois
 sages et justes ? C'est votre obéissance
 que nous déifions , lorsque nous vous
 montrons le sceptre de Dieu même
 dans les mains de ceux qu'il place sur

vos trônes ; c'est pour qu'ils vous gouvernent en dieux pleins de bonté , et non pas en despotes ; c'est pour qu'obéissant à l'image de Dieu , vous soyez ses enfans , et non pas ses esclaves. En suivant nos leçons , vos rois feront la loi , et ils la feront seuls ; mais leurs lois seront saintes , toutes pour la justice , toutes pour le bonheur de la nation.

Vous ne les voulez plus , ces lois que nos ancêtres recevoient des rois. Vous avez inventé des distinctions qui divisent le sceptre. Vous parlez aujourd'hui du pouvoir de *législation* et du pouvoir d'*exécution*. Il vous faut , non des rois , vrais monarques , des rois législateurs , mais des rois simples exécuteurs des lois que vous aurez portées vous-mêmes , des rois populaires , c'est-à-dire , des rois soumis aux décrets du peuple , de la seule multitude.

Si vous ne cherchez pas à vous tromper ou à tromper vos rois , en conservant le nom de monarchie à vingt-cinq millions de Démocrates jaloux de leur monarque , d'où viennent , je vous prie , ces contestations sur les classes , sur le nombre et le choix des députés ? Vous commencez par poser pour principe ,

que vos comices n'ont pas des doléances à porter au monarque , mais des lois à lui prescrire ; que dans eux seuls réside l'autorité législative. Pour décider la loi vous ne reconnoissez que le nombre des suffrages , ou la pluralité ; vous contestez ensuite sur ce nombre ; vous le doublez dans la classe du tiers , afin quelle domine. Qui fera donc la loi dans votre empire , si ce n'est le tiers même ? et si le tiers fait loi , que vous manque-t-il donc pour la démocratie ?

Vous tous qui le constituez ce tiers , cette partie si précieuse à la nation , vous qui près du clergé , de la noblesse , êtes ces millions d'astres qui décorent les cieux , de l'orient à l'occident , et du nord au midi , auprès de ces étoiles plus brillantes sans-doute , mais vaguement éparses dans l'empire des cieux ; n'allez pas m'imputer un esprit de parti jaloux des distinctions du peuple , jaloux de son bonheur. Loin de moi celui qui se plairoit à humilier le peuple ; celui qui se refuse à partager le poids de son fardeau ; celui qui ne sait voir qu'un privilège dans le droit odieux de moins payer parce qu'il est plus riche , de moins rendre à la nation parce qu'il

en reçoit d'avantage. Non, ma voix et mon cœur ne sauroient qu'applaudir à ce vœu d'un bon roi, qui doit proportionner, dans les contributions, les sacrifices aux fortunes. Mais dans vos discussions sur les droits des comices, et quand vous agitez si l'on opinera ou par ordre, ou par têtes, j'oserai reprocher à la noblesse de n'avoir pas encore tenu le seul langage que l'amour de ce roi devoit lui inspirer.

Quand le tiers demanda à lui seul la moitié des suffrages de toute la nation, la noblesse eût montré plus de sagesse, et sur-tout plus de zèle pour notre monarchie, si elle eût répondu : « D'où vous vient aujourd'hui cette prétention, et quel en est le but ! Vous faut-il plus de voix pour demander aussi plus de secours, parce que vos besoins sont plus multipliés et plus urgents ? Serait-ce pour donner à vos doléances plus de force, à vos moyens plus de crédit, à vos conseils plus d'autorité ! Est-ce enfin pour entourer le trône de plus de lumières, que vous sollicitez plus de suffrages ? Si c'est là votre objet, ah ! les besoins du peuple ne sauroient être trop connus ; on ne sauroit offrir trop de moyens pour le

soulager. Si le nombre doit ajouter à la sagesse et aux ressources , doublez vos députés ; et ajoutez encore à vos représentans. Loin d'en être jaloux , nous nous joindrons à eux ; et comptons par milliers , loin de compter par classes. «

« Mais si vous prétendez voir la loi dans le nombre , ce n'est plus pour nous soustraire , nous , à la démocratie , aux décrets de la multitude , c'est pour notre roi même que nous protesterons ; c'est pour l'honneur du trône que nous résisterons. Nos pères ont vécu sous la loi d'un monarque qui seul avoit sur eux , sur la nation entière , l'autorité du sceptre. Votre sang et le nôtre ont coulé tant de fois pour la patrie et l'honneur de nos rois ! votre bras et le nôtre ont tant de fois bravé leurs ennemis ; renoncez à des prétentions qui dans nous seroient un attentat contre la monarchie , que le nombre , dans vous , ne justifiera pas. Partagez avec nous la gloire de servir la patrie et le roi ; mais ne divisez pas un sceptre dont l'unité fait seule le salut de l'état , le centre de nos forces , comme celui de notre gloire «.

Oui, voilà la réponse à faire au tiers-

état pour le maintien du trône et de la monarchie. Les protestations des princes et des nobles, dignes alors des cœurs vraiment François, d'une classe jadis si distinguée par l'amour de ses rois, auroient frappé le peuple; il les eût accueillies; et bientôt concevant le danger de nos contestations sur le pouvoir législatif, sur le pouvoir exécutif, il eût cessé lui-même de disputer au Roi un titre inséparable de celui de Monarque. Mais la noblesse même, secrètement imbue des principes modernes, se croit législative; elle aime à partager ce droit avec le peuple, plutôt que de le voir tout entier sur le trône.

François, peuple François! j'ai à vous reprocher un crime plus étrange, plus propre à votre classe, et qui ne sembloit pas devoir être le vôtre. Que vos regards s'étendent un instant au-delà de vos frontières. Considérez le tiers qui cultive les bords de la Vistule, du Danube, du Rhin, du Boristhène. Là le peuple n'est rien; il sème pour les grands, et recueille pour eux; là le peuple est soumis à leur verge de fer; il ignore pour lui les noms de liberté et de propriété; là le peuple est esclave; il est ce que vous fûtes, et ce que vous

seriez encore sans vos Rois. Si leur sceptre n'avoit pas fait la loi , si leurs décrets , et ceux de Louis le Gros et de Louis le Jeune , avoient tiré leur force des décrets des comices ; d'où vous seroient venues ces communes ! qui auroit prononcé ces affranchissemens , le premier titre de vos propriétés , de votre liberté ! Qui vous eût donné même entrée à ces comices , aux Etats-généraux , si Philippe le Bel eût attendu leur loi ? Qui vous auroit soustrait aux sentences arbitraires de vos barons ! Qui eût créé des Juges plus propices au tiers , si le tribunal de Louis IX avoit tiré ses droits du vôtre ou de celui des nobles ! Qui auroit abattu ces forts multipliés sur nos montagnes , ce séjour des tyrans qui régnoient sur vos plaines ! Qui eût anéanti ces milliers de despotes , cet empire de féodalité , ennemi perpétuel de vos acquisitions , si nos Rois n'avoient eu qu'une autorité toujours gênée , et toujours circonscrite , et toujours contestée par ceux même qu'ils délivroient du joug !

Quoi ! depuis six cents ans la France a vu ses Rois , constamment occupés à relever le tiers de la servitude , et
de

de l'obscurité ! ils auront constamment favorisé ses acquisitions , son commerce , sa liberté , ses lumières ; ils auront sans cesse travaillé à lui donner avec les droits du citoyen , une vraie consistance dans l'état ; jamais projet n'aura été suivi dans une cour avec plus de constance ; Louis XVI aura porté le dernier coup aux ennemis de votre liberté ; il aura affranchi tout le reste des serfs ; il aura aboli vos pénibles corvées ; et c'est sous Louis XVI que le tiers verra dans les comices un tribunal supérieur à nos Rois ! qu'il leur contestera le pouvoir des Monarques ! C'est quand ils ont enfin brisé le joug qui pesoit sur le tiers , quand ils ont réussi à l'élever au rang des citoyens libres et respectés ; c'est alors qu'il agit , qu'il écrit , qu'il prétend qu'un Monarque François n'est pas législateur ! Ah ! je ne ferai plus parler nos livres saints ; je ne vous dirai plus : notre Roi est l'image de Dieu ; je vous dirai : François , effacez de vos fastes les mots reconnaissance et générosité ; mais pensez à celui d'ingratitude.

Je passerois peut-être à la noblesse , je serois moins surpris de trouver dans

nos grands quelque ressentiment, qu'ils eussent contesté au sceptre un pouvoir qui les a rapprochés du niveau des bourgeois; mais que le tiers se lève, et qu'il nous dise : la loi est dans nos mains, non dans celle des Rois; elle vient des sujets, et non pas du Monarque; c'est l'ingrat affranchi qui, de sa liberté, se fait un premier titre contre son bienfaiteur; c'est l'esclave arraché par le sceptre à la verge de fer, et qui brise le sceptre, et qui lie la main qui délia ses chaînes.

Tel n'est point notre crime, telle ne sera point notre ingratitude envers nos Rois, me répondra ici une grande partie de la nation; nous aimons le Monarque, et notre sang coulera, s'il le faut, pour soutenir sa gloire et ses prérogatives. Je le sais, et je rendrai hommage aux vrais François; leur cœur réclame encore contre l'innovation; cette partie du peuple, qui constitue vraiment le tiers, aime encore le Monarque; elle demande à être soulagée, et non pas à régner sur le Roi; mais ce peuple est trompé par ses écrivains; ses orateurs et ses tribuns. Ce peuple ne sait pas où le mène cette prétention, que le nombre fait loi, qu'il n'est point de

vraie loi sans la sanction du nombre aux états-généraux ; ce peuple ne demande qu'à ne pas porter seul la charge des impôts : ce sont les exemptions du riche qui le blessent ; ce n'est pas l'autorité du Roi qui le révolte. Il se flatte pourtant d'un ordre de choses plus heureux , quand ses avocats régneront par le nombre aux états-généraux , et quand le nombre seul y fera loi. Il faut le détromper ce peuple ; il faut vous détromper vous-mêmes , orateurs importuns , et vous montrer l'impéritie dans vos prétentions , l'anarchie , la tyrannie à la suite de ces constitutions , que vous sollicitez , pour renverser la nôtre.

Vous nous parlez d'un siècle de lumières ; vous bouleversez tout pour les faire éclater ; mais un de vos génies vous avoit averti que *les temps d'ignorance sont précisément ceux où l'on fait dans l'état les plus grands changemens ; que les temps d'ignorance sont ceux où , comme vous , on ne doute de rien , lors même que l'on fait les plus grands maux ; que les temps de lumière sont ceux où l'on tremble encore , lorsqu'on fait les plus grands biens.* (Esprit des lois.) Vous

nous parlez d'un siècle de lumière ! et dans vos grands projets , vous transportez déjà le sceptre de la loi à la multitude. Mais la loi est précisément ce que la multitude est le moins en état de faire ; mais la raison vous dit que la législation doit partir d'un conseil peu nombreux , sous le Prince qui réunit les sages , et donne la sanction à leurs oracles ; que l'ouvrage du nombre sera toujours celui de la confusion et des fausses lumières , dans des têtes et des individus qui n'ont vu de l'état que des parcelles ; mais l'histoire vous dit que les plus fiers républicains demandèrent précisément leurs loix à un seul homme ; qu'il fallut recourir au génie d'un seul , à Solon dans Athènes , à Lycurgue dans Sparte , pour obtenir ces loix que le génie de tous ne pouvoit enfanter.

Vous nous parlez d'un siècle de lumières ! tout ce siècle ne voit la liberté du peuple que dans sa portion à la suprématie du pouvoir législatif ; mais ce même génie vous avoit avertis qu'il faut bien se garder de confondre le pouvoir du peuple avec la liberté du peuple. (Id. l. 11. , c. 12.) et toutes vos lumières ne vous empêchent

pas de confondre les objets les plus disparates, les plus essentiels à distinguer pour le bonheur du peuple.

Vous nous parlez d'un siècle de lumières ! mais ce siècle est celui qui n'enfanta d'abord contre l'autel que des contradictions, des absurdités, des blasphêmes, des systèmes tous destructeurs les uns des autres ; qui suggéra sans fin des moyens de détruire, pas un seul pour remplacer ; qui aujourd'hui s'en prend au sceptre, et ne sait s'il faut voir dans le Roi, dans le Prince, le *demi-législateur* ou le *législateur provisoire*, ou l'homme *nul pour la législation* ; mais ce siècle applaudit à tout, pourvu que le sceptre ne soit plus ce qu'il fut pour nos ancêtres ; ce qu'il fut pour ces peuples, pères du genre humain ; ce qu'il fut pour le Babylonien, le Perse, l'Égyptien ; ce qu'il est depuis plus de trente siècles, pour cette nation si révéérée à l'orient, et dont vos sages même exaltent les lumières.

Avec toutes les vôtres, vous nous parlez sans cesse des Anglois ; mais si vos principes sont vrais, la législation angloise est l'absurdité même ; car s'il est absurde qu'un seul fasse la loi, il

n'est pas moins absurde qu'un seul empêche la loi d'exister, quand tous, après un sérieux examen, après des discussions souvent très-longues, demandent qu'elle existe.

Vous voyez la détresse du peuple, vous croyez remonter à la source, et vous dites : avec moins de puissance dans nos Rois, les impôts n'auroient pas ruiné la nation. Eh bien, jetez les yeux sur cette nation qui humilie ses Rois ; elle a moins de besoins ; elle n'a ni limites à protéger, ni armées à nourrir sur le continent ; elle n'a ni l'étendue ni les ressources de votre sol ; elle s'estimeroit pourtant heureuse que sa dette n'eût fait à proportion qu'approcher de la vôtre ; que les déprédations de son trésor n'eussent fait qu'égaliser celles de vos ministres ; que cinq milliards et quatre cent millions de dettes lui permissent de croire qu'avec tout leur zèle et leurs cris de patriotes, ses chambres haute et basse ont eu cette sagesse et cette réserve, ces ménagemens, que vos Rois ont montrés dans l'augmentation de la charge publique (1).

1, (1) Voyez la situation actuelle de la France et de l'Angleterre, à Paris, chez Briand.

Insensés ! vous parlez sans cesse à nos François de la constitution angloise ; parlez-leur donc aussi de ces fleuves de sang qu'elle a coûtés , de ces divisions qu'elle a perpétuées , de ces taxes inconcevables qu'elle a multipliées ; et laissez-nous le choix entre des Rois aimés et des Rois humiliés , entre un peuple qui voit son père sur le trône , et un peuple qui tremble habituellement de n'y voir qu'un tyran.

Quelle n'est pas encore notre folie ! parce que nous voyons un Roi doge , ou consul dans un petit district , parce que nous voyons une île séparée de toute autre puissance , à l'abri des incursions subites , qui peut s'agiter seule sans agiter l'Europe , sans qu'un glaive étranger ajoute à ses désastres , décapiter ses Rois sans craindre d'autres sceptres , nous oublions qu'un vaste empire , et de larges frontières ouvertes à vingt puissances , ont besoin d'un mobile prompt dans ses mouvemens , d'un œil qui voie par-tout , d'un centre de pouvoir qui agisse par-tout , que rien ne contrarie dans ses opérations. Ou plutôt nous savons qu'un pouvoir sans limite dans l'exécution , doit être l'apanage des chefs d'un

F iv

grand état, et nous pouvons penser que des siècles s'écouleront, avant qu'un chef muni d'un pouvoir absolu dans l'exécution, et fort de nos armées, et sans cesse faisant mouvoir cent mille bras, ne jalouse un pouvoir de législation, et n'écarte ou n'écrase un tribunal qui seul peut lui dicter des loix ! Nous donnons à nos Rois un objet d'ambition, de jalousie, de haine contre nous, qu'ils ne pouvoient qu'aimer ! Nous voulons qu'ils arrachent par la ruse ou la force, ce que jamais le cœur de nos ancêtres ne leur a disputé !

Nous avons devant nous l'exemple de nos pères. Ils ne s'assembloient pas pour opposer au Roi des milliers de tribuns ; pour un si vaste empire, ils ne cherchèrent pas leurs constitutions dans le code d'Athènes ou de Genève ; ils n'établirent pas entre un chef toujours puissant, et entre la nation, un foyer toujours subsistant d'altercations et de combats d'autorité. Ils savoient que le frein d'un grand Roi est l'amour des sujets ; la confiance mutuelle entre le peuple et le Monarque ; ils savoient que d'un Roi toujours humilié, toujours contrarié et toujours resserré

un tyran des peuples, il n'y a jamais loin ; que s'il l'emporte , il est despote ; si les tribuns triomphent , ils se divisent ; que nulle part l'histoire ne montre tant de troubles , et tant de tyrannie que chez les Démocrates : nous le savons comme eux , et nous ne voulons pas d'un Monarque tranquille sur la soumission de ses sujets ; nous avons un bon Roi , un Roi père du peuple , et nous laissons aux héritiers d'un sceptre mutilé , la tentation la plus terrible ; le souvenir d'un droit à répéter , d'un outrage à venger sur des sujets !

Malheur à nos enfans , si du sang de nos Rois , il en sort jamais un qui se trouve privé , contre son gré , des droits d'un vrai Monarque ! et il viendra ce Roi ; nous connoissons peu l'homme , si nous ne croyons pas le voir naître bientôt ; nous connoissons bien peu les courtisans , les ministres et les flatteurs , si nous ne croyons pas les entendre déjà l'exciter , l'animer à reprendre un pouvoir que les siècles attachoient à son sceptre , comme une portion indivisible de l'héritage.

Que ferez-vous alors , race future , et peut-être déjà bien près de nous ? Nos Rois nous appeloient pour chasser

l'ennemi, et nous vous en laissons qui pourront appeler l'ennemi contre vous ! L'exemple du Batave ne nous a pas instruits. Copenhague et Stokholm ne nous ont pas rendus plus sages ; au moment où le nord a rétabli le sceptre de ses Rois dans son intégrité, nous le divisons nous, et nous le jalousons. Cette pensée m'effraie pour les peuples. Je n'ai pas oublié les Césars, les Cromwells, et tous ces grands vengeurs des trônes humiliés par la démocratie. J'ai vu les républiques préparer l'anarchie ; et la haine des Rois enfanter les tyrans. J'ai vu ce grand empire, qu'un Monarque eût rendu redoutable, que, de nos jours encore, un demi-Roi n'a pu sauver de l'invasion ; qu'un Roi doge a laissé mutiler au nord, à l'orient et au midi ; qu'un vrai Roi auroit fait respecter, et dont il eût peut-être étendu les frontières.

J'ai vu, dans notre histoire, nos Barons et nos Ducs acquérir ce que nos Rois perdoient. Je vois dans l'avenir un levain de discorde entre le Prince et les sujets, entre les riches et les pauvres, entre les comices des provinces et les comices de la nation, entre le centre et les extrémités. Un Roi unis-

soit tout , protégeoit tout , décidoit tout ; trente assemblées peut-être ne se réuniront que pour tout contester mutuellement , et pour tout diviser.

François, vous avez vu de grands abus sous la loi d'un Monarque ; et qui ne les voit pas ? et quel gouvernement n'a pas les siens ! mais la constitution la plus propre à les réparer tous , par la simplicité de ses ressorts ; la plus robuste et la plus active , par la réunion des forces et de la loi dans un centre commun ; la plus inaccessible aux ombrages du Prince , par l'étendue même de son autorité , aux ombrages des sujets , par le seul intérêt qui reste au Prince , d'aimer et d'être aimé ; la plus propice à la nature , par l'image du père et des enfans ; cette constitution , violée dans son essence même , la division des cœurs prête à suivre celle des pouvoirs , n'est-ce pas le plus grand et le plus funeste des abus !

Que nos tribuns s'égarent en recherchant la cause de nos maux ! les désastres des familles viennent-ils donc du sceptre que la nature a mis dans les mains des parens ? Pourquoi la détresse des peuples seroit-elle dans celui que le ciel met dans la main des Rois ?

Cherchez , cherchez ailleurs des causes plus réelles. Je ne m'aveugle pas sur les fautes des chefs ; mais pourquoi ne jamais réfléchir sur les nôtres ! Nous l'avons dit ailleurs , et il est bien permis d'insister sur un objet si important : François , ayez des mœurs ; revenez à l'amour de la religion , et toute la puissance de vos Rois ne leur fournira plus que les moyens de rendre un peuple heureux. Que la ville et la cour ne leur offrent , pour le choix des ministres , des magistrats , des commis dans toutes les parties de l'administration , que des âmes honnêtes ; l'abondance publique reviendra avec la probité ; jusques-là partagez le pouvoir , ou qu'il réside tout sur la tête d'un seul , les peuples n'en seront pas plus heureux. Si vous gardez vos vices , soyez républicains ! ou soyez monarchiques , l'administration n'en sera pas plus fidelle ; et malheur à vous si vous en multipliez les branches ; vous ne ferez qu'ouvrir plus de moyens à l'avarice , au luxe , à l'ambition , à l'intrigue , aux cabales , aux prévarications.

Il est doux et commode pour notre conscience de nous en prendre aux autres , d'accuser des désastres publics ,

et nos chefs et nos loix. Commençons par nous changer nous-mêmes, et cessons d'accuser notre constitution : elle est ce qu'elle fut pendant quatorze siècles. N'allez pas séparer la force de la loi, l'autorité du Prince, la Nation du Monarque : leurs combats sont terribles, ils sont toujours funestes.

Fanatiques du jour ! j'ai entendu vos cris ; je connois vos ressources ; je ne suis à vos yeux qu'un courtisan flatteur, que l'esclave des Rois et l'ami des ministres..... Moi l'esclave des Rois, et l'ami des ministres ! Et quand me virent-ils, les Rois ou les ministres, ramper auprès du trône, rechercher leurs faveurs, et flatter leurs passions ? Moi l'esclave des Rois ! mais quand je leur ai dit qu'ils sont dieux sur la terre, que leur ai-je montré ? le Dieu du ciel à imiter dans sa bonté et dans sa providence, ou le vengeur des peuples à redouter, et de tous les supplices de l'enfer, les plus cruels, les plus terribles réservés aux Rois méchans.

Moi l'ami des ministres ! ils me sont peu connus, je le suis bien moins d'eux ; et quand ai-je cherché à l'être davantage ? Je ne suis pas leur homme ; je leur dirois : C'est vous qui entourez le

Prince ; je ne crains pas qu'il veuille le malheur de ses peuples ; je ne crains pas son cœur ; mais je crains vos abus d'autorité , vos mensonges , vos séductions , vos prévarications. Je ne crains pas qu'on puisse laisser trop de puissance au Monarque François ; mais je crains qu'il ne puisse trop étendre la vôtre. Je voudrois une discussion sévère de ces comptes que vous lui présentez ; qu'aide d'un tribunal soumis à lui seul , il pût juger lui-même vos déprédations , et les punir.

Sont-ce là les projets ou les vœux du flatteur des ministres , de l'ennemi des peuples ? C'est vous , aristocrate , républicain ou démocrate , qui êtes l'ennemi et du peuple et du Roi. Voyez les factions que vous avez fait naître. Ici , une partie de votre noblesse défend encore des privilèges qu'il faut sacrifier à la justice , ou au courroux du tiers ; là , une autre partie plus généreuse craint des prétentions que tous les sacrifices ne satisferont pas. Ailleurs , ce même peuple qui élevoit ses haches et allumoit ses torches pour ses Magistrats , a méconnu leur voix , et ses décrets ont condamné aux flammes les décrets des premiers tribunaux. L'autorité pu-

bligue craint de se compromettre , et reste sans vigueur , presque sans exercice. Depuis que tous prétendent à la législation , la loi n'a plus de force ; chacun veut la dicter , et nul ne veut la suivre. Au moindre ordre émané du trône , ou de vos tribunaux , ou de votre police , on craint la multitude , les tumultes et les séditions. On désire , et on craint vos états-généraux. On a vu des cabales ; le peuple a cru nommer ses défenseurs , parce qu'il a nommé l'ennemi des autres classes.

L'esprit démocratique s'est montré jusque dans les ministres des autels. Les pasteurs secondaires ont semblé conspirer contre les pasteurs du premier ordre. Ils se sont applaudis de l'avoir emporté dans vos assemblées sur ceux qui les dominent dans vos temples , sur ceux dont les suffrages auroient pu seuls donner à vos capitulaires l'autorité des lois ecclésiastiques. Comme l'état , l'église a eu son tiers ; et puissent des abus personnels et particuliers , ne pas fournir encore des prétextes à une jalousie dont le prêtre jamais n'eût dû suivre l'exemple ! Puissent ces abus ne pas enfanter le plus grand des abus , l'insubordination incon-

tutionnelle dans l'église , la rivalité doublement scandaleuse entre l'apostolat et le simple sacerdoce ! Puisse le temps ne pas entraîner avec l'anarchie , de nouveaux désordres dans toutes les parties de l'état !

Vous ne connoissez pas jusqu'où ils s'étendront ; mais laissez aux principes modernes le temps de germer. Laissez à vos tribuns celui de diriger l'intrigue , de concerter les plans , de former des partis , d'assurer des cliens , de jouer ces grands rôles qui font les Manlius ou les Catilina. Laissez à l'ennemi le soin de fomentier les divisions entre le Prince et les sujets. Laissez à ces Rois même que vous aurez flétris , le soin de regagner , par des suffrages mercenaires , ou par cette hardiesse qu'inspirent des victoires , un droit plus cher encore que des conquêtes. Laissez à vos seigneurs le temps de s'établir sur les débris d'un trône que vous avilissez ; laissez dans vos comices les tribuns se former à l'art de diriger les opinions , d'échauffer les esprits , de se rendre importans et nécessaires , de perpétuer les députations et les débats , pour perpétuer les tribunats. Laissez des magistrats , un jour , bientôt peut-être ,

également jaloux du trône et des comices , méditer en silence les moyens de régner par l'interprétation habituelle des loix , sur les loix elles-mêmes , et sur ceux qui les font , ou prétendent les faire. Entre vos comices intercalaires et vos tribunaux journaliers , laissez les jalousies s'accroître , la fausse intelligence simuler des traités , et l'aristocratie des importants du tiers , et l'aristocratie des barons et des ducs , et l'aristocratie judiciaire , se cacher , se montrer , se combattre , s'élever alternativement sous le simulacre de la démocratie , toujours sur les ruines de la Monarchie ; et vous saurez enfin quel est le vrai ami du peuple , ou celui qui nous crie : La multitude seule fait la loi ; ou celui qui nous dit : La multitude entraîne la confusion , les troubles , l'anarchie ; de l'anarchie naissent les factions et les partis ; des factions et des partis naissent tous les tyrans.

Que nos propres malheurs , que des révolutions faciles à prévoir vous ramènent enfin à des idées plus sages. Pesez le sort des grandes confédérations contre la Monarchie. Elles ont fait couler des déluges de sang ; pour quelques jours d'éclat , pas un instant de

paix. Elles se dévoroient mutuellement, et le jour du despote arrivoit. Celui des Marius et de Sylla hâtoit les proscriptions ; celui des Catons même et des Pompées , engloutissoit la république. Les Tibères naissoient, et aux Tibères succédoient les Nérons. Où étoient-ils alors ces fiers républicains ? et qu'étoit-ce que cette Majesté d'un peuple né pour dicter la loi, non pour la recevoir ? où les avoit conduits ce grand principe, que tous ne sont pas faits pour un ?

Toute société est faite pour être gouvernée ; et le salut du peuple, et non pas son orgueil , est la suprême loi ; voilà les vrais principes dont il falloit partir : voilà ceux que le sage médite. Lorsque pour un grand peuple, cette suprême loi lui montre le mobile du bonheur, dans la réunion du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif, il se joint au Monarque , et se fait un devoir de soutenir ses droits. Le mot de liberté ne lui impose pas ; il a vu l'esclavage sous la loi de plusieurs, plus que sous la loi d'un ; sous celle du Monarque , il sait être citoyen et sujet, sans jamais être esclave.

Il a vu les abus ; mais nommez-en un seul qui affecte le peuple spéciale-

ment (1), et qu'il n'ait plus à craindre, lorsque nous aurons vu le sceptre de la loi passer des mains du Prince en celles des Tribuns. Et où passeroit-il, ce sceptre de la loi, en échappant au Prince ? Le seul mot d'états-généraux flatte notre orgueil ; lorsqu'ils parlent, nous croyons tous parler par nos représentans. Mais ces milliers de représentans même, par qui sont-ils conduits ? Croyons-nous bonnement que mille députés, pris dans toutes les classes, soient en état de discuter les objets importans de la législation ? Il leur faut un conseil, comme il en faut un au Monarque, et, sous ce point de vue, le joug sera le même ; mais auprès du Monarque, sous son autorité, le conseil est paisible, et pèse mûrement ses délibérations. Dans vos grands comices, dix à douze dominent, cent autres les jalourent, et la multitude se laisse entraîner, tantôt par les uns et tantôt par les autres.

(1) On fait grand bruit des lettres-de-cachet, et que fait leur abus même au peuple ? Que lui fait sur-tout cette liberté de la presse que vous sollicitez ? Est-ce lui que l'on mène à la bastille ? Est-ce lui qui imprime ? Mais que ne fait-on pas dire à ce peuple, en négligeant ses vrais intérêts ?

Dans les conseils du peuple , le bon sens naturel peut se montrer sur les objets qui le concernent ; mais combien pour lesquels il ne sauroit que suivre des tribuns (1), qui , sous le voile de l'intérêt public , ne cachent que le leur ; qui , avec quelques fausses lueurs , quelques demi-talens de plume ou de déclamation , et beaucoup de confiance , assurés d'échauffer les esprits , de remuer les génies inférieurs , ne nous montrent si bien ceux qu'ils veulent abattre , que pour dire où il faut les élever eux-mêmes ? Quelle n'est pas alors la funeste influence de ces hommes verbeux , jaloux de jouer un rôle , toujours prêts à monter sur la tribune de sédition , dont ils ont fait leur trône ?

(1) En veut-on un exemple ? Un homme des plus vertueux que je connoisse , m'écrit en ce moment : Les habitans de mon village, qui ne connoissent les Religieux que par les charités d'une Abbaye à quelques lieues d'ici, ont demandé dans leurs cahiers la suppression des ordres Religieux. Un de ces gros Marchands Fariniers , qui vendroient leur ame pour plaire à l'Intendant du Seigneur, leur a dit qu'il tenoit ces cahiers de bonne main, et que cela ne regardoit pas M. l'Abbé. Ils ont commencé par signer, et ensuite sont allés demander à M. le Curé ce que signifioit ce mot de *suppression*, qu'ils n'entendoient pas. » Que pensez-vous du Tribun Farinier ? et combien d'autres qui ne vaudront pas mieux ?

Aujourd'hui contre le Souverain , demain contre les sénateurs ; un autre jour , contre le sacerdoce ou la noblesse : ils ne parlent de loi que pour la faire eux-mêmes. Superbes Décemvirs , ils sauroient s'entourer de faisceaux , de licteurs , plutôt que de rentrer dans la foule du peuple. sans la moindre expérience , et n'aimant que le trouble , les révolutions , toujours comme l'enfance , ils trouvent du plaisir à déchirer et à détruire ; comme elle ils renverseront tout , n'établiront pas mieux ; ils auront la même confiance , et pas plus de moyens. Ne souffrant point de joug , aimant à l'imposer , ils seroient nos despotes sur le trône , comme ils le sont dans nos sociétés , où sans cesse ils disputent , ils contestent , ils critiquent le Prince , les ministres , la loi , sans répandre un seul trait de lumière sur la législation. Mais le nombre est pour eux , leur objet est rempli , les sages ont gémi , la loi n'est pas moins faite. Quelles seront ses suites ? Vous les verrez , François ; vous les éprouverez. Non , vous n'attendrez pas qu'une triste et plus longue expérience dissipe le prestige. Vous n'arracherez pas à vos Monarques le sceptre de la loi ; vous ne forcerez pas vos Rois

à jalouser le peuple et ses tribuns. Pour un centre d'amour et de puissance, vous n'établirez pas cent foyers de cabales et de dissensions, d'insubordination et d'insurrection ; pour les abus du jour, que l'autorité d'un peut laisser s'introduire, mais que sa voix active peut bientôt dissiper, vous n'appellerez pas tous les abus du nombre, que la confusion ne sait que perpétuer. Ce peuple généreux ne contestera pas la législation à ceux qui tant de fois l'exercèrent pour lui ; il n'humiliera pas des Rois, qui, par justice et par humanité, ou même par système, se firent un devoir d'abaisser tout pour lui. Ce peuple trop léger réfléchira peut-être, il verra qu'il lui faut un Prince devant qui tous ses tyrans fléchissent, dont ils puissent toujours les menacer, et qui toujours puisse le relever.

Nous n'étoufferons pas la voix que tous entendent, pour ces milliers de voix, qui toutes se confondent. Nous n'abaisserons pas un Prince qui, partout sans jaloux, ne peut qu'aimer son peuple, pour laisser s'élever certains tyrans, qui ne peuvent gagner qu'à l'anarchie, et triompher que par l'oppression.

Nous concevons enfin que, si un

peu de philosophie nous révolte d'abord contre la loi d'un seul, beaucoup de vraie philosophie nous révolte bien plus contre la loi du nombre; sans doute un sentiment propice à notre orgueil nous fait toujours pencher vers la démocratie; mais la réflexion qui fonde le bonheur des empires sur la paix, et la paix elle-même sur la réunion des forces et de l'autorité; la réflexion, dis-je, ne laisse au Démocrate que ses déclamations, et rend à nos Monarques le sceptre de la loi.

N. B. Je voulois, en traitant de l'esprit des ouvrages du jour sur la Monarchie, discuter aussi quelques opinions que l'on n'a pas manqué de ressusciter à l'occasion des états-généraux, et entre autres celles du mariage des prêtres et du divorce. Je renvoie ceux qui se décident si facilement pour l'un ou pour l'autre, à ce que j'en ai dit dans les *Helviennes*. (*Tome V, observations sur les deux premiers chapitres du double catéchisme philosophique.*) Ici deux mots suffisent.

Vous demandez le divorce! commencez par renoncer à Jésus-Christ. C'est lui qui vous défend de séparer ce que Dieu a uni. Qui ne croit pas à cette le-

çon , ne croit pas à l'évangile ; tous nos dogmes n'ont qu'une même base. Quand vous aurez renoncé à celui-là, vous pourrez aborer le turban. Un pas hors de l'église , Mahomet ou Voltaire vous sauveront comme ils pourront ; mais pour une hérésie comme pour mille , nous n'avons que l'anathème. Vous demandez le mariage des prêtres ? les bons n'en ont pas besoin ; les mauvais n'en seront pas meilleurs. Mais de quel droit , je vous prie , décideriez-vous ces questions aux états-généraux ? Est-ce vous qui avez dicté notre symbole ? et sera-ce vous qui rendrez légitime le bouleversement de notre discipline ?

Je voulois encore dire un mot sur l'immunité des biens ecclésiastiques. Ceux qui vous la cèdent oublient qu'elle étoit l'immunité du pauvre , et la charge du Prêtre. Vous dites que , par le fait , les pauvres y perdoient ! Malheur au Prêtre dont la dissipation autorise ce langage ! son procès étoit celui de l'orphelin ; s'il en a fait le sien , je ne sais plus comment le défendre. Je n'ai que des reproches à lui faire de l'avoir perdu , et je souhaite qu'il en soit seul puni. Mais il vaudroit bien mieux pourvoir l'église de bons prêtres , et conserver le privilège du pauvre.